

**Marcel Grand - Grégoire Snégaroff**

**LE HAUT-CHABLAIS  
DANS LA GUERRE**

**1939 - 1945**

**LA VALLEE DE BOEGE**

Au moment ou paraît cet ouvrage sur «ceux de Boège» notre ami Marcel Grand n'est plus.

S'il n'a pas eu le plaisir de le voir matérialisé, il a eu en mains le manuscrit auquel il a beaucoup travaillé. Ce texte répondant à son désir de faire connaître le dur, dangereux et ingrat combat que nous avons mené, sans autre espoir que de faire connaître au monde l'amour de la justice et de la liberté.

L'école était bâillonnée, mais l'instituteur qu'il était démontrait par sa vie et son action que ce qu'il avait toujours enseigné avait un sens.

Merci de nous l'avoir montré.

Je ne peux m'empêcher de rappeler une de ses paroles : «Ma dernière année de vie d'instituteur s'est passée dans un école à une classe à tous les cours et je n'ai jamais été, professionnellement parlant, aussi heureux que cette année là.

Le cercle se refermait.

Merci Marcel.

G.S.



Aux Résistants de la Vallée de Boège

A leurs familles

... Pour que l'esprit de Boège vive...

LIBERTÉ, j'ai ta loi mon

Sur nos coteaux d'acier

Sur nos pentes et nos arêtes

Sur le sol où le sang

L'écrit sur nous

Ami, entends-tu

Le vol noir des corbeaux

Sur nos plaines

Ami, Entends-tu

Les cris sourds du pays

Qu'on enchaîne ?

...

Sur le front de nos villes

Sur chaque maison qui se rend

J'ai ta loi mon

Et par le pouvoir d'un mot

Le commandement est fait

Et c'est toi pour le connaître

Pour le servir LIBERTÉ

J. KESSEL, M. DRUON

Le chant des partisans

Adaptation d'un poème de Paul Eluard

LIBERTE, j'écris ton nom

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

...

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque mains qui se tend  
J'écris ton nom

...

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer LIBERTE

(fragments d'un poème de Paul Eluard)



## Avant-propos

L'un de nous a écrit pour sa famille, il y a quelque temps déjà, l'histoire de sa guerre, de 1939 à 1944.

Il a raconté ce qu'il a vu de la campagne de France, de l'occupation, du maquis.

Plusieurs personnes l'ayant lue, s'y sont intéressées car elles s'y sont retrouvées.

L'auteur surpris et heureux de cet intérêt qu'il n'escomptait pas, a très vite compris que son travail était incomplet et qu'il manquait pour les résistants de la vallée de Boège un récit qui leur soit propre.

Nous avons donc pensé à mêler nos expériences de cette terrible aventure et tenter de vous les raconter.

Nous nous rendons compte de la difficulté de cette tâche car nous savons qu'on pourra nous reprocher bien des omissions et peut-être des erreurs.

Qu'il nous soit pardonné de n'avoir pu citer chacun d'entre vous. Soyez cependant assuré que vous êtes tous dans nos mémoires.

Nous étions, quelles que soient la place occupée et nos responsabilités, quelles que soient nos opinions, les combattants de la liberté.

M.G. G.S.

10 mai 1940

C'était un matin, vers 5 heures. L'un de nous cantonné en Lorraine, fut réveillé par un bruit incessant de moteurs d'avions. Cela dura longtemps. Les avions allemands passaient au dessus de nos têtes porter leur message de destruction et de mort.

Nous avons compris que tout commençait.

Après 8 mois d'une guerre qui n'en était pas une, une attaque fulgurante allemande de quelques jours disloque l'armée française et dès lors aucune défense cohérente n'est plus possible.

Les historiens en rechercheront les raisons, nous nous contenterons de constater les faits et de noter les réactions.

A cette époque, mobilisés qui en Lorraine, qui dans le nord, nous avons vu notre pays rayé de la carte en quelques heures.

Le commandement ne commandait plus, le gouvernement ne gouvernait plus, des hommes travaillaient dans l'ombre, faisant le jeu des allemands, à détruire la République.

Malgré cela, des soldats ont continué à se battre, avec courage et sans espoir.

Ils ont droit à notre admiration, car au milieu du défaitisme de beaucoup, le sacrifice de nombreux autres ne doit pas être oublié.

Le but de cet ouvrage est de montrer qu'au milieu d'un pays ruiné et désespéré, des voix se sont faites entendre, des hommes se sont dressés pour combattre à poings nus une armée fanatique, solide et bien entraînée.

Pour la liberté de leur terre, pour celle de leur pays.



Dès le 18 juin 1940, une voix s'est élevée de Londres nous disant que rien n'était perdu et qu'il ne fallait pas renoncer à la lutte. Cette voix, celle du Général de Gaulle, fut alors peu entendue.

Les habitants de l'Île de Sein l'entendirent, et à la suite d'une décision collégiale, hommes et femmes réunis, tous les hommes de l'île partirent pour l'Angleterre, entassés sur de très petits bateaux de pêche. Un de ceux-ci le «Corbeau des Mers» est amarré dans le port de Vannes, où on peut le voir et rêver au courage de ces hommes (24 juin 1940).

Politiquement se joue un drame à renversements multiples dont l'enjeu est l'avenir de la France. Finalement Pétain et les capitulards en sortent gagnants. Le gouvernement ne quittera pas la métropole et la poignée de parlementaires embarqués à bord du Massilia pour continuer la guerre en Afrique du Nord sont arrêtés et traduits en cour martiale pour haute trahison ! Certains s'évaderont et reprendront la lutte auprès des alliés, tel Mendès-France, entre autres, qui sera co-pilote à bord d'un bombardier de la Royal Air-Force.

Abasourdi, mal renseigné, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, le peuple de France n'a pu réagir que lentement.

Mais dès juin 1940, avant même l'armistice, l'esprit de la Résistance commençait à apparaître dans toutes les couches de la population.

Jean Moulin, préfet de l'Eure, qui refuse de signer sous la menace un «protocole» déshonorant l'armée française et qui torturé (déjà) s'ouvre les veines du cou avec un éclat de verre par crainte de céder. Il portera désormais un cache-col pour cacher ses cicatrices et éviter d'être reconnu : ceux du Massilia, ceux qui ont eu la chance de se trouver en Angleterre ou d'y passer, ouvriers, paysans ou intellectuels.

Actes individuels, isolés au début, nés du refus de la défaite, du refus de l'oppression pressentie de Vichy et connue des nazis.

Il faut malheureusement accepter l'idée que l'immense majorité des français est restée amorphe très longtemps. «Ils sont gentils» disait-on



en parlant des allemands.

Dans une ville comme Paris, pourtant occupée, il a fallu 2 ans de froid et de faim pour commencer à entendre «qu'ils n'étaient pas si gentils que cela». Pourtant arrestations, tortures, assassinats (nous refusons le mot exécution) se succédaient à un rythme effrayant.

La position matérielle et morale des français était difficile. La méconnaissance des événements, voulue par l'occupant et par Vichy, l'absence de nombreux prisonniers en Allemagne ne rendent pas aisé une saine réaction des esprits.

La presse n'est plus libre : ou elle est sabordée ou elle s'est mise au service des allemands et de Vichy.

La radio était muselée. Qui ne se souvient de la chanson qui nous vint de Londres : Radio Paris ment Radio Paris ment, Radio Paris est allemand. La radio de Londres était interdite d'écoute et toutes ses émissions brouillées.

La campagne de France se termina pour les 2 auteurs de cet ouvrage de façon très différente. Ils ne se connaissaient pas mais il ressentirent l'un et l'autre un sentiment d'humiliation et de honte.

L'un s'était battu avec les chasseurs alpins sur l'Ailette, submergés et noyés par le flot des envahisseurs, il fut fait prisonnier. Mais il n'était pas d'humeur à le rester et un mois plus tard il quittait ses gardiens favorisant la fuite d'un certain nombre d'officiers.

L'autre, appartenait à une formation sanitaire qui travailla d'arrache-pied, dans l'est, jusqu'au 13 juin, et qui se replia sur l'ordre du Grand Quartier Général, dans un ordre parfait au début, mais que la pagaille qui régnait partout désorganisa assez vite.

On ne peut dire que le sacrifice des chasseurs alpins, l'effort de cette formation sanitaire ne servirent à rien. Nous pûmes sauver bien des hommes et le G.Q.G. nous en félicita. Les combattants sauvèrent l'honneur, personne ne les en remercia. Dès ce moment le médecin comme

le chasseur alpin refusèrent la défaite et l'humiliation. Sans encore se connaître ils se rejoignaient déjà par la pensée. Cela ne fut pas unique en France, heureusement.

Dès le 10 juillet 1940, à l'Assemblée Nationale réunie tant bien que mal à Vichy (en ont été volontairement exclus ceux du Massilia) pour donner le coup de grâce à la République et donner les pleins pouvoirs à Pétain, 80 députés s'y sont opposés. Parmi ceux-ci, un savoyard, le docteur Amédée Guy, député socialiste de la circonscription de Bonneville. Il fut mis en résidence surveillée, puis arrêté par les occupants italiens et déporté en Italie. A la capitulation de ce pays, les portes du camp furent ouvertes et le docteur Guy réussit à regagner la Haute Savoie. Des amis résistants le firent alors passer en Suisse. Malgré son âge et une santé déficiente il dut décharger des wagons en gare de Cointrin. Un professeur genevois ayant appris sa présence le fit libérer.

La France était occupée en grande partie par l'armée allemande et pour les Alpes et la Côte d'azur par l'armée italienne, le reste étant présumé libre. En réalité la Gestapo, de sinistre mémoire était partout.

Vichy ne résistait pas et avançait parfois les désirs de l'ennemi. Les lois raciales édictées par Vichy étaient plus dures que les lois nazies, mais la haine raciale était identique des 2 côtés, ainsi que la haine de la gauche et de tous ceux qui aspiraient à la liberté.

L'occupation allemande a été très dure par le pillage de notre pays, les arrestations, les tortures, les assassinats, les déportations. Elle fut malheureusement aidée par une gestapo française, par la milice et par les dénonciateurs.

C'est la page noire de l'histoire de la France.

L'occupation italienne, celle qui intéresse spécialement la Haute-Savoie, fut plus légère. On s'en aperçut vite lorsque après le débarquement allié en Afrique du Nord, les allemands, violant une fois de plus l'armistice, occupèrent la totalité de la France. La crainte alors s'abattit sur le pays.



Boège et sa vallée, si elle eut la visite des miliciens, n'eut jamais de contact direct avec les occupants italiens ou allemands, sauf une fois, à Noël 1943, lorsque les allemands exécutèrent le massacre des jeunes au château d'Habère-Lullin.

Nous y reviendrons.

La rancoeur subsistait. Une défaite qu'on ne comprenait pas, le nombre important de prisonniers qu'on ne voyait pas revenir, la vie chère, les réquisitions, le manque de viande, de pain, de sucre, tout contribuait à créer et à maintenir un esprit de mécontentement.

Les maires des communes de la vallée, étant de droite, n'avaient pas été changés. Quelques uns d'entre eux affectaient l'indifférence.

Les gens attendaient. On parlait dans les familles, on parlait peu à l'extérieur.

La dissolution brutale de l'armée d'armistice, en pleine nuit quelques jours après l'occupation totale du territoire, humiliante pour les officiers et les soldats, le fut aussi pour toute la population.

Le sabordage de la flotte française à Toulon, alors qu'elle aurait pu quitter le port et rentrer dans la guerre (par le fait des allemands l'armistice n'existait plus) et qui a été présenté comme une victoire alors que c'était une défaite, les exactions de plus en plus fortes, tout cela précipitait les esprits vers la révolte.

Nous connaissions la cuisante défaite allemande à Stalingrad. «Ils» n'étaient donc pas invincibles.

Des cadres de l'armée cachèrent des armes et un certain nombre d'entre eux était décidé à reprendre le combat.

Les esprits s'ouvraient, on commençait à parler.



Pour les instituteurs, l'hostilité à Vichy et à l'occupant était claire depuis longtemps mais les contacts avec les artisans, les commerçants, les cultivateurs, furent plus longs à s'établir. On vit apparaître de nouveaux visages, cadres de l'armée d'armistice, réfractaires au travail obligatoire en Allemagne.

Ceux qui étaient originaires du pays furent hébergés et nourris par leurs familles (ils n'avaient pas de cartes d'alimentation). Ceux qui venaient d'autres régions de France trouvèrent refuge chez l'habitant.

Il y eut un mouvement de solidarité remarquable auquel il faut rendre hommage.

Au milieu de cela, quelques fausses notes : la légion des combattants, et surtout la milice, quelques éléments de la gendarmerie hostiles à la Résistance.

Le marché noir sévissait. Des myrtilles ramassées par des enfants dans la vallée leur étaient payées 6 francs le kilo et revendues à Annemasse ou à Thonon 60 francs ! le troc était pratiqué souvent à des taux élevés. Se nourrir dans les villes était difficile et posait aux mères de familles des problèmes souvent impossibles à résoudre. Pour les malades le problème était encore pire.

La viande, le fromage, les pâtes ainsi que le beurre manquaient aussi dans les campagnes. Qui ne se souvient de la tomme de fruitière, à la couleur bleutée et à la consistance de caoutchouc !

Vers la fin de l'année 1942, après l'occupation totale du pays, des réunions clandestines eurent lieu. Le lieutenant Rengain réunissait quelques patriotes chez René Walther, les instituteurs Romain Baz, Marcel Grand, Julien Cachat, René et Edith Félisaz, René et Gaby Monnier, l'épicier Maurice Blanc et de nombreux autres étaient en contact et peu à peu, en plus d'une action politique, organisaient une unité de combat constituée en grande partie de résidents et de quelques étrangers à la région. Cette unité pouvait se rassembler assez vite et cette organisation avait l'avantage d'être moins vulnérable qu'un camp d'hommes rassemblés.

La vallée était sur pied de guerre. Mal armée, pas entraînée, mais comment aurait-on pu le faire, difficile à commander. Les hommes étaient plein de bonne volonté, mais souvent incompetents. Le courage et le dévouement ne manquaient pas.

La guerre demande une technique que bien peu d'entre nous possédait. La guerilla a des règles qu'il fallait imaginer puis apprendre. Etre clandestin s'apprend aussi, et c'est aussi très difficile. Les erreurs étaient inévitables.

Les résidents n'avaient pas besoin de rechercher une identité nouvelle, fictive, ou tout était faux et se procurer de faux papiers. Se mettre en mémoire une personnalité nouvelle est plus difficile qu'on peut le croire. Certains de nous le savent bien.

On attendait.

On attendait que la situation s'éclaircisse, que les alliés se renforcent, qu'ils nous arment mieux.

La vie continuait, les résidents vquaient à leurs occupations habituelles, les «étrangers» les aidaient de leur mieux.

Les femmes tenaient leur place et encourageaient les hommes dans leur détermination. Leur courage valait celui de leurs maris, de leurs enfants. La grosse majorité de la population faisait front et attendait le moment où la révolte armée serait possible.

Il y avait bien quelques fausses notes. Quelques jeunes s'étaient engagés dans la milice. L'attrait de la solde, de l'uniforme, de la puissance ? Victimes de la propagande de certains esprits dévoyés ? Leur action fut néfaste et trop souvent meurtrière. Ils furent les premiers terroristes, avec les allemands, dans leurs attaques contre le maquis et la population civile.

Nous avons récusé le mot exécution pour n'accepter que le mot assassinat.



Nous récusons maintenant le mot terroriste que nous attribuaient miliciens et allemands. Nous étions sur notre sol, nous défendions notre pays, notre vie, notre liberté.

Nous n'avons brûlé aucun village, nous n'avons tué aucun otage. Peuvent-ils en dire autant ?

La grandeur de «ceux de Boège» est la grandeur de leur idéal et leur honnêteté car jamais ils n'ont travaillé dans un but personnel. Même à ceux auxquels on peut reprocher certaine incompétence dans leur fonction, on ne peut retirer ni leur courage, ni leur honnêteté.

Les gens du pays étaient chez eux, ils avaient des amis. Ils n'avaient pas changé leur genre de vie. Les autres avaient tout quitté et souvent tout perdu. Malgré la solidarité avec laquelle ils avaient été accueillis, ils se sentaient en dehors de tout et pouvaient craindre qu'une indiscretion involontaire ne fasse remonter la milice ou la Gestapo jusqu'à leur famille ou jusqu'aux amis qui les avaient aidés.

Ils vivaient sans nouvelles des leurs et dans la crainte.

L'entente était cependant parfaite entre ces deux groupes.

L'entente était aussi bonne entre tous les membres de la Résistance, même s'il y eut parfois quelques heurts heureusement sans gravité.

Le temps passait.

La guerre tournait lentement à l'avantage des alliés.

Après 1942, 1943. Quelques escarmouches.

La bataille de Stalingrad se situe fin 1942 début 1943. Le soldat allemand nous montra qu'il n'était pas invincible, et qu'il pouvait tomber sous les balles soviétiques, souffrir du froid et se rendre.

Le bel arien blond était surfait, et notre moral s'en ressentit.

On savait à Vichy et à Berlin que la Haute-Savoie n'était plus pour les occupants et leurs alliés un département sûr.



Des camps s'organisaient, pas toujours avec la discrétion nécessaire, aussi il arrivait que les occupants ou les miliciens interviennent, toujours avec cruauté.

Vers la fin de l'année 1943, des indiscretions volontaires firent savoir que le département serait passé au peigne fin et que la Résistance serait anéantie.

L'un de nous l'apprit par un policier en déplacement au Plateau d'Assy. Le policier se trouvait dans un groupe où se trouvait l'instituteur et il regardait celui-ci avec insistance semblant lui faire comprendre qu'il fallait répercuter cette nouvelle aux intéressés pour qu'ils ne se fassent pas surprendre.

Inutile de dire que cela fut fait très rapidement.

*Habere-Lullin, le 23 décembre 1943.*

Quelques jeunes gens et jeunes filles ont décidé de fêter entre eux ce triste Noël de misère et de restrictions. Ils se réunissent au château d'Habere-Lullin et dansent au son d'un accordéon. Un peu de joie, d'imprudence aussi, une espérance dans la nuit.

Une femme, venue de la côte avec son amant, un marin, ayant eu connaissance de cette veillée, avertit les allemands qui montent vers le château. Un homme ayant compris le mouvement des soldats prévient les danseurs. Ceux-ci ne le croient pas et continuent à danser. Mais les allemands montent. Deux soldats occupent la poste de Boège, les autres continuent leur route et voyant de la lumière au premier étage de la mairie y pénètrent se contentant de l'éteindre et repartent. Grand, sa femme et sa fille, dorment au deuxième étage, ne se doutant de rien.

Duret, le fruitier d'Habere-Lullin entendant du bruit, sort sur le pas de sa porte. Il est immédiatement abattu.

Le château est investi et le drame commence. En réalité le drame a

commencé avec l'assassinat de Duret. Quelques uns, bien rares, réussissent à s'échapper, dont l'un malgré le froid remonte le lit du torrent jusqu'à Habere-Poche. Mouillé, transi, gelé, il est sauvé.

Les allemands cherchent des armes inexistantes. Ils font passer les jeunes dans le couloir du château et tirent sans pitié.

25 jeunes sont assassinés, d'autres déportés ne reviendront pas. Puis on met le feu au château.

Où sont les terroristes, où sont les assassins ?

On est indigné, on n'est pas vaincu.

La Résistance arrête la marseillaise, son amant réussit à s'enfuir.

Elle est exécutée. Mais cet acte de justice ne rendra pas la vie à ceux qu'elle a fait tuer.

Pensant que les allemands pourraient s'inquiéter de sa disparition et craignant qu'on retrouve son corps, elle fut déterrée et brûlée dans un de ces petits poêles en fonte à deux feux, qu'on trouvait dans toutes les fermes.

L'homme fut retrouvé après la guerre, à Bordeaux, où il était devenu agent de police. Arrêté, jugé, il fut exécuté lui aussi.

Habere-Lullin, un drame dont les historiens ne parlent pas, perdu qu'il est parmi tant d'autres.

Crime qu'ici personne ne peut oublier.

La Résistance n'est pas réduite. Elle continue à s'organiser. Les armes manquent. On attend, on espère des parachutages.

Les drames succèdent aux drames.

Après Habere-Lullin, Foges, dans le bas Chablais. La milice veut sa part de gloire et de victoire.

Dans la commune de Fessy, au lieu-dit de Foges, s'élevait un grand



chalet d'alpage, bien aménagé, avec une réserve de foin et de bois. L'été des troupeaux y paturaient. Il servait de lieu de passage pour les résistants et les réfractaires au travail obligatoire en Allemagne. Quelques jeunes du pays s'y réfugiaient parfois.

Le 22 février, ils étaient 15, dont le boulanger de Lully.

Par suite d'une dénonciation ou d'une simple imprudence, la milice en fut avertie.

Au lever du jour 280 miliciens bien armés, renforcés plus tard par 120 hommes, cernèrent le chalet. Le combat dura toute la journée. Ne réussissant pas à déloger les 15 hommes, et ayant eux-mêmes beaucoup de pertes, ils mirent le feu au chalet, à distance respectueuse.

Croyant avoir tout tué, et par prudence se refusant à le vérifier, les miliciens se retirèrent avec leurs morts et leurs blessés. Étouffant dans la fumée, menacés par les flammes, les survivants, 5 en tout, se décidèrent à sortir et furent très étonnés de ne plus voir personne. Ils étaient sauvés, vivants, et libres.

Habere-Lullin, Foges, drames dus à la trop grande confiance, à l'imprudence, à la dénonciation. Les résistants avaient encore bien à apprendre. La clandestinité ne s'improvise pas ; même avec une expérience chèrement payée, les erreurs étaient inévitables.

Il semble qu'il était trop tôt pour attaquer de front avec des chances de succès.

Le prix en vies humaines est lourd, mais la population s'indigne et prend de plus en plus parti pour la résistance.

Les actes utiles étaient les sabotages, les coups de main, les embuscades. Frapper vite et fort, se dérober ensuite.

Il y avait toujours le risque de représailles envers la population civile dont il fallait tenir compte.

C'est vers cette époque que l'armée secrète imagine, avec l'accord de Londres, de faire un camp retranché en Haute-Savoie.



Le lieu choisi est le plateau des Glières.

Vaste plateau, isolé, de ravitaillement difficile, facile à investir. Repli difficile en cas de nécessité. Il fallait 10.000 hommes pour le défendre, ils n'étaient qu'un peu plus de 600. Pas de possibilité de défense en profondeur, un poste forcé, les autres étaient pris à revers.

On y retrouve les hommes de l'A.S. commandés par des officiers du 27ème B.C.A. des groupes d'espagnols, des F.T.P.

On doit rendre hommage à leur courage et à leur sacrifice.

Le plateau est attaqué sans succès par des gardes mobiles français. Ils laissent des prisonniers et des morts.

Les allemands prennent alors l'affaire en mains.

Plus de 10.000 hommes contre 600. Des avions, de l'artillerie, des troupes de montagne.

Le temps, lui aussi se met contre le maquis : la neige recouvre tout et chaque mouvement laisse des traces visibles par l'ennemi.

L'attaque est impitoyable, les chalets du Plateau sont incendiés. Le repli dans la neige est très dur.

Le rôle de la milice est ignoble. Elle traque les rescapés, tue, incendie. Plus de 400 morts. On les enterre comme des pestiférés, loin du regard des vivants.

Ils restent cependant vivants dans les coeurs et le souvenir.

A la libération on en fait le cimetière national de Morette.

Glières fut, nous en sommes persuadés, une erreur militaire. Psychologiquement tout le département en fut secoué, et au lieu de la terreur escomptée, la haine de l'occupant et de la milice exacerbée. L'allemand et Vichy avaient en fin de compte, perdu.

Il semble qu'on puisse considérer 3 phases dans la lutte contre l'occupant et Vichy en Haute Savoie :

Dans la première phase, les F.T.P. agissent tôt, ont des succès contre les vichissois, beaucoup moins contre la milice et les allemands. Actes payés très chers en vies humaines.

Dans la deuxième phase l'A.S. les relève : Glières est un échec. Dans la troisième phase qui débute le 6 juin 1944, tous agissent simultanément contre l'ennemi.

Notons que la Résistance de Boège n'a pas été invitée à participer à l'affaire des Glières.

Le printemps 1944 arrive enfin et 3 événements vont le marquer. Une action contre les réquisitions de vivres pour l'Allemagne, le parachutage tant attendu, la scission de la vallée en deux groupes, l'armée secrète d'une part, les francs-tireurs et partisans d'autre part.

Par une indiscretion volontaire des cheminots d'Annemasse, nous apprenons qu'un wagon de beurre était en partance pour l'Allemagne et portait l'inscription suivante «don de la population savoyarde aux bavarois». Don fait à l'insu des «donneurs» alors que ceux-ci manquaient de tout et n'avaient aucune envie d'apporter une aide quelconque à ceux qui les opprimaient.

Cela se passait au mois de mai. Il n'était pas possible de ne pas réagir à un tel cynisme de la part des autorités. Un commando parti secrètement de Boège s'assure de la présence de ce wagon, et sous la protection des cheminots qui faisaient le guet, défonça le fond du wagon, enleva le chargement, le cacha dans une baraque vide du tramway de Samoëns. En quelques voyages ce tramway, aujourd'hui disparu, transporta ce beurre jusqu'à Fillinges, de là on l'emmena à Boège où il fut fondu dans les chaudières de la fruitière et remisé dans des fûts métalliques ayant contenu de l'huile végétale.

Ce beurre ravitaillera les cuisines des maquisards, et une partie en reviendra plus tard au bataillon du Mont Blanc.

Le parachutage, deuxième événement majeur de ce printemps 1944, espéré depuis longtemps, fut annoncé un soir par la radio de Londres. Le message était incompréhensible pour qui n'était pas initié : «L'oiseau est dans la cage».



Tous les parachutages avaient lieu dans les nuits de pleine lune, avec un protocole très précis : barrage des voies d'accès, balisage du terrain choisi, les feux ne seront allumés qu'à l'arrivée des avions.

La 19ème compagnie qui deviendra plus tard la 93-24 se rassemble d'urgence. Il fait beau, le ciel est rempli d'étoiles. Les bouchons sont en place, on installe les feux de balisage. Une patrouille armée arpente les rues de la commune pour éviter que les gens ne se mettent aux fenêtres car le terrain est tout proche. Les postiers ont coupé le téléphone. Aucun message ne peut être envoyé de Boège pour alerter miliciens ou allemands. Le médecin de la compagnie qui est sur le terrain est demandé d'urgence vers Fillinges où un agent de liaison en motocyclette a eu un accident. Une voiture emporte le toubib, mais le véhicule est arrêté à mi-chemin. On nous annonce que le malheureux est mort et que la présence du médecin devient inutile.

Tout le monde remonte vers le terrain.

L'attente commence. Elle paraît longue, lorsqu'enfin on entendit des moteurs d'avions. Les feux, des phares de voitures alimentés par des batteries, sont allumés.

Nous voyons se détacher sur le ciel l'ombre de trois avions. Ils nous survolent, reviennent sur nous et lâchent 45 parachutes soutenant autant de containers. Déployés, ils descendent lentement vers nous. L'un d'eux s'est mis en torche et tombe comme une pierre avec un sifflement lugubre. Est-ce une bombe ? Non, mais le container est fiché dans le sol et détruit. Cet incident donne à Marcel Grand l'occasion de nous faire la démonstration d'un excellent plat-ventre !

Les appareils reviennent sur nous et en repartant l'un d'eux, en guise de salut nous fait trois brefs signes lumineux.

On s'affaire, les parachutes sont escamotés, le contenu des containers est chargé sur un char tiré par un mulet blanc résistant, comme son maître, et acheminé vers un chalet d'alpage à l'insu de son propriétaire. Il sera



déplacé plus tard. Un de nos amis nous raconta par la suite avec le sourire, que manquant de vêtement et espérant en trouver, il choisit avec un ou deux camarades le container qui leur parut le plus léger, mais hélas, il ne contenait que des munitions. Il fallut faire contre fortune bon coeur et les munitions réintégrèrent le reste du matériel.

Les parachutes reparurent quelques jours plus tard sous forme de corsages ou de chemises. C'était imprudent car ils étaient en nylon, et les allemands auraient pu les reconnaître, ce tissu étant inconnu en France.

Grosse surprise pour les dames car le nylon fondait sous un fer chaud.

Le fils de René Monnier, alors âgé de 8 ans, se souvient et raconte :

«Le parachutage de Boège commence pour moi par le retour nocturne et précipité de mon père demandant à ma mère de lui procurer de l'étoffe rouge ! Après quelques instants de méditation je la vis disparaître puis revenir embrassant triomphalement une gerbe de drapeaux tricolores empruntés aux réserves de la mairie. Le tissu rouge fut rapidement prêt à camoufler les lumières des projecteurs balisant le terrain de largage. Il va de soi que ce n'est que plus tard que j'appris la destination de ces chiffons. La suite c'est la ronde des avions venant tourner au ras de notre maison, l'éclair des projecteurs un instant démasqués pour permettre aux pilotes de repérer le terrain. La fin, c'est l'arrivée chez nous, dans les jours qui suivirent, de magnifiques étoffes jaunes, rouges et blanches dont j'aidais ma mère à séparer les lais, et qu'elle entrepris séance tenante de transformer en chemisettes de toutes tailles. Je ne garantis pas le «design» de celles-ci, mais provisoirement l'important n'était sans doute pas là.»

Les armes parachutées et diverses pièces d'uniformes les accompagnant furent cachées dans différents endroits. Ces transports se faisaient la nuit. Le médecin de la compagnie y participait comme les autres. Des armes furent nettoyées, mises en état de servir et distribuées.

Il fallait maintenant apprendre à s'en servir. Une matinée d'exercice fut organisée dans le massif des Voirons, les armes essayées, mais les munitions étaient rares et il fallait les ménager.

Parmi le matériel figurait un bazooka, avec sa notice en anglais ; tous ceux qui avaient une notion de cette langue durent s'unir pour essayer de la traduire.

Le mur d'un vieux chalet en ruine servit de cible. L'engin meurtrier passa largement au dessus. Le tireur eut très peur, au moment du départ de la torpille une longue flamme impressionnante jaillissait à l'arrière de l'arme. On ne recommença pas car il y avait très peu de torpilles.

Les alliés n'avaient pas été très généreux, ils avaient trop peur que ne s'instaure après la guerre un régime trop à gauche à leur gré.

Ils nous avaient donné ce qu'il fallait pour une embuscade, un coup de main. Un véritable combat nous était interdit.

Le mouvement de résistance de la vallée de Boège était resté uni et le choix à faire entre F.T.P. et A.S. ne s'était pas imposé jusque là.

Tous voulaient la libération de la France et l'instauration d'un régime politique plus juste.

Un jour d'avril ou de mai 1944, un délégué A.S. vient à Boège. Il s'appelait Nérink (dit Nic) et était officier de réserve dans l'armée belge. Reçu à la mairie par les responsables locaux, il fut très étonné d'apprendre que la résistance était déjà sur pied de guerre et que les allemands ne se hasardaient pas chez nous.

Nous faisons partie du M.U.R. (Mouvement Uni de la Résistance). Mais sous certaines pressions, ce mouvement éclatait. Etions nous A.S. ou F.T.P. Le choix était délicat.

L'A.S., c'était l'armée. Elle nous avait montré son incapacité pendant la campagne de France.

Les F.T.P. était une organisation dont la direction était communiste, mais dont les locaux ne l'étaient pas tous, et le choix s'est surtout fait selon les amitiés personnelles. Julien Cachat refusait d'entrer dans une orga-



nisation communiste et entraîna avec lui une partie des résistants. Romain Baz dont l'autorité morale était grande, Marcel Grand, René et Edith Félisaz, René et Gaby Monnier, Maurice Blanc, Degenève et de nombreux autres dont Pierre Dunkerque restèrent groupés aux F.T.P.

Ceux qui n'avaient pas suivi Julien Cachat formèrent plus tard la compagnie 93-24.

Il faut dire dès maintenant que dans la 93-24 toutes les opinions étaient respectées et que dans une enquête faite beaucoup plus tard, sur 80 hommes il y avait 2 communistes, 2 socialistes et que les autres ne se prononçaient pas.

Nous sentions que nous allions vers la victoire et nous vivions d'espoir, mais nous savions aussi que cette aventure pouvait mal finir pour chacun d'entre nous.

Enfin, un jour, la radio nous annonça «qu'ils avaient débarqué». Nous étions le 6 juin 1944.

Les alliés touchaient enfin le sol de France. Américains, Anglais, Français fraternellement unis.

La joie était grande, mais l'anxiété l'était aussi car un échec était possible. On écoutait la radio, on se transmettait les nouvelles. L'émotion était grande chez les résistants.

Dès lors la vie dans la vallée changea.

Un nouvel exercice fut fait à cette époque au dessus de Burdignin avec le groupe de Fillinges. Marcel Grand avait trafiqué un vieux Mauser datant de la guerre 1914-1918 et s'était réservé 10 cartouches pour l'essayer. Hélas, 2 hommes de Fillinges mettent la main dessus et brûlent les 10 cartouches à la grande colère de notre ami.

C'est aussi à cette période que par prudence Grand et sa famille vont coucher au Perrier, chez les demoiselles Pinget.

La création d'un corps-franc fut décidée. C'est lui qui serait chargé des opérations ponctuelles, la compagnie ne serait réunie que pour les opé-



rations plus importantes.

C'est ainsi que furent réunis 12 hommes qui vécurent côte à côte jusqu'au 15 août, date à laquelle toute la Résistance du sud-est fut mobilisée et lancée contre l'allemand et ses complices.

Voici les noms des membres du corps-franc :

Garny, le chef, Marcel Chappaz, son adjoint, Géo, Jimmy, Dédé, Raoul, Maurice, Gaby, Marius, Jacques Guelpa qui remplaça Garny ultérieurement, André Batifol, Pierre Dunkerque le toubib.

Ces hommes furent logés «chez Nicoud» à Burdignin, à proximité de la maison de Jean Verbois, qui leur rendait souvent visite.

Puisque les opérations militaires vont commencer, autant dès maintenant situer les acteurs :

Le commandant de la compagnie : Fernand Degenève, entrepreneur de maçonnerie à Lully.

Chef militaire Marcel Grand, instituteur à Boège, officier de réserve, nommé chef de bataillon le 16 septembre.

Commissaire aux effectifs : Romain Baz, instituteur à Annemasse, qui appelé à d'autres fonctions le 15 août, sera remplacé par René Félisaz, instituteur à Villard sur Boège.

Intendant : Maurice Blanc, commerçant à Boège, remplacé le 16 septembre par René Monnier, instituteur à Burdignin et secrétaire de mairie.

Médecin : Grégoire Snégaroff, alias René Sabatier, dit Pierre Dunkerque qui sera mis à toutes les sauces, service de santé, corps-franc, homme de troupe, secrétaire adjoint bénévole de la compagnie.

Citons encore Denis Félisaz, adjoint au chef militaire, Jean Verbois, Chardon, Joseph Félisaz, Carron, Klein, Dédé la Musique, Jeannot, Loulou, Petit Joseph, Fernand Costaz, Roger Costaz, Mamet, Costaz Gilbert, Mouthon Robert, Mouthon Albert, Adrien, Jeannette, Dédée...

Que ceux qui ne sont pas nommés nous pardonnent, ils ont contribué comme tous à notre libération et l'hommage que ce récit veut apporter aux résistants est un hommage rendu à tous.

Nous avons dit que le 6 juin le corps-franc est mis en place, et installé

dans une maison à Burdignin. Au rez de chaussée, dans une salle commune, les hommes avec leurs armes, des mitraillettes Sten. Pour tout lit, de la paille. Les hommes étaient jeunes, ils avaient entre 20 et 22 ans ; le seul vieux était le médecin et il avait 30 ans.

Au premier étage vivaient Gaby notre chauffeur et sa compagne qui nous faisait la cuisine (fort bien d'ailleurs) ainsi que Marius et sa compagne. Un camion bleu, neuf, un Rocher-Schneider à gazogène était mis à notre disposition. Il avait été réquisitionné aux Eaux et Forêts.

Notre groupe était vulnérable. Une dénonciation, une simple indiscretion, et la milice ou les allemands nous attaquaient par surprise.

Nous n'avions pas que des amis. Nous savions que notre vallée était considérée comme un centre de résistance et les allemands devaient le savoir aussi. Toutes les nuits, à tour de rôle, un homme de garde veillait sur le sommeil des autres.

Il faut ouvrir une parenthèse : depuis quelque temps déjà, il n'y a plus de police. La gendarmerie n'ose plus rien faire de crainte d'être accusée de collaboration et d'en subir les conséquences, les policiers en civil ne se hasardaient plus dans la vallée et on sentait un certain relâchement. L'inspecteur primaire du secteur ayant manifesté contre les instituteurs des sentiments collaborationnistes et étant monté dans la vallée pour se ravitailler, fut prié manu militari d'avoir à déguerpir et de ne plus reparaître, ce qu'il fit immédiatement.

Comment aurait-il pu résister à l'aspect déterminé de ses interlocuteurs ?

Les hommes de la milice étaient haïs de tous, et cependant quelques jeunes du pays s'y étaient engagés. Ils s'étaient mis au service de Vichy et de l'occupant et ne répugnaient pas aux plus basses besognes en torturant et en assassinant des résistants. Nous en eûmes la preuve aux Glières et plus tard en lisant des lettres que ces gens là envoyaient à leurs familles et que nous avons pu saisir.



Lors d'une mission, le corps-franc s'embarquait sur le camion bleu et celui-ci abandonnait les hommes à une certaine distance du lieu de l'action, pour ne pas attirer l'attention.

Le reste du chemin se faisait à pied. L'action terminée on retrouvait le camion et le retour se faisait tranquillement jusqu'au cantonnement. Les sorties du corps-franc se faisaient calmement, comme s'il s'agissait d'aller en promenade. Pas un mot plus haut que l'autre, aucune crainte visible sur les visages, mais ces promeneurs un peu spéciaux portaient une mitraillette et quelques chargeurs. Avant l'action, une gorgée d'alcool. A Burdignin le corps-franc se sentait chez lui. L'un d'eux nous raconta plus tard qu'il se sentait en territoire ennemi dès que le col de Cou était franchi. De là il voyait le Léman et de l'autre côté la Suisse, avec ses lumières la nuit. Il nous dit aussi qu'il avait à ces moments là le souhait d'une seule nuit calme dans un vrai lit avec une douche. Seulement une nuit. Sentiment transitoire aussi vite venu que disparu.

La première sortie du corps-franc fut dirigée contre un milicien en permission.

La ferme où il habitait fut investie. Il essaya de fuir, mais sans succès. Au retour, avant de retrouver notre camion, une balle de mitraillette partit toute seule heureusement sans toucher personne.

Dans ce groupe venant d'horizons divers, un esprit de corps apparut très vite.

Garny, le chef du corps-franc, partit un jour avec un homme en reconnaissance dans un village. Les heures passaient et ils ne revenaient pas. Tous, médecin compris, partirent avec une mitraillette (le médecin ne sortait plus, habituellement, qu'avec un revolver) décidés à venger chèrement leurs camarades s'il leur était arrivé malheur.

Il ne fallait pas se hasarder à toucher à l'un des leurs.

Nous les rencontrâmes revenant tranquillement, sans se douter de la crainte qu'ils nous avaient donnée, après une longue fraternisation avec les villageois.



Juillet vint enfin.

Le débarquement avait réussi, mais les alliés piétinaient encore devant Caen.

Il faisait beau et chaud. Le ciel très bleu était pur de tout nuage. Il fut décidé de fêter dignement la fête nationale.

Ce 14 juillet 1944 fut, à Boëge, un 14 juillet d'avant guerre, un 14 juillet de paix.

A l'appel de la Résistance, les habitants placèrent de très nombreux drapeaux français aux fenêtres de leurs maisons. Beaucoup de civils suivirent le défilé des résistants en armes jusqu'au monument aux morts de la dernière guerre. En tête du cortège un homme jouait sur son accordéon des airs patriotiques. On se sépara après une courte allocution d'un responsable militaire.

L'après midi, quelques uns d'entre nous se réunirent chez Edith et René Félisaz et on dansa au son d'un phonographe.

La joie et l'espérance étaient dans nos coeurs.

La vie suivait son cours, avec des difficultés de plus en plus grandes pour le ravitaillement, l'inquiétude pour ceux qui n'avaient pas de nouvelles des leurs.

Plus rien ne venait de l'extérieur. La farine manquait cruellement. Il y avait sur la rivière un moulin et un meunier.

Celui-ci prenait le blé qu'on lui apportait et rendait la farine au producteur. Un avis fut affiché disant que la farine était réquisitionnée par la Résistance et qu'elle serait distribuée à toutes les familles même non productrices, au prorata de l'importance de celles-ci.

Le meunier reçut des ordres en conséquence. Il y eut bien quelques remous dans les esprits et quelques paysans qui avaient du blé au moulin crièrent et déclarèrent qu'ils allaient la chercher et qu'ils ne repartiraient pas les mains vides. Lorsqu'ils arrivèrent au moulin, ils trouvèrent avec le meunier 3 ou 4 hommes armés. Ils ont été écoutés. On leur a refusé la farine,

courtoisement mais fermement en leur en donnant les raisons. Ils sont repartis comme ils étaient venus. Sans rien.

La milice étant active en Haute Savoie, nous nous devions d'agir contre eux, et à plusieurs reprises nous allâmes chez eux.

On a perquisitionné un jour dans une ferme où vivaient le père, la mère, deux jeunes filles, un fils. Le fils aîné s'était engagé dans la milice et se trouvait à Annecy.

Il a été trouvé des lettres dans lesquelles notre milicien racontait ses exploits contre les résistants et manifestait en plus d'un mépris pour les nôtres, une satisfaction évidente pour ses actes.

Le corps-franc a pensé qu'il n'était pas possible de faire moins que de tondre les 2 filles et de prendre le fils avec eux.

Ce fut une faute, car il resta avec nous jusqu'au bout, et étant devenu résistant malgré lui, il dédouana sa famille.

Une autre fois, le père d'un milicien, homme très coléreux, a menacé de son fusil de chasse le chef du corps-franc et un de nos hommes. Nous sommes repartis sans insister, mais nous sommes revenus en force, nous avons coupé toutes les voies d'accès et bloqué sur place les passants. Nous avons confisqué le fusil de chasse et un mousqueton.

Comme il fallait manger, nous sommes repartis avec le troupeau.

Un milicien en permission nous ayant été signalé, nous sommes allé le chercher. Il a été longuement interrogé. La plupart des responsables du secteur étaient là.

L'homme a nié avoir participé à des actions contre la Résistance, mais il s'est contredit à plusieurs reprises.

Il n'a reçu qu'un coup de poing.

Il a été décidé par un vote qu'il serait fusillé. Ce sont ses propres contradictions qui l'ont condamné.

Il a été enfermé dans une remise et chacun des membres du corps-franc l'a gardé 2 heures face à face.



Il était jeune.

C'est dur de voir un homme qui va mourir.

Il avait la gorge sèche et buvait de l'eau sans arrêt et il répétait sans cesse «je veux aller avec vous».

Ils étaient durs avec les nôtres, avions nous le droit d'être faibles avec eux ?

Ceux du corps-franc l'ont fusillé le lendemain matin.

Fanfarons au départ, ils sont revenus la tête basse.

Il n'est pas aisé de tuer un homme, même un ennemi.

Les mentalités avaient changé.

Nous étions en guerre et celle-ci était impitoyable. En temps de paix, la vie d'un homme est sacrée, mais dans notre monde où tout était bouleversé, toutes les valeurs étaient perturbées. Il faut savoir cela si on veut comprendre cette époque et se rappeler que nous ne faisons cette guerre que parce qu'elle nous était imposée par les allemands et Vichy.

Nous n'avions pas de choix : être asservis, vivre lâchement et mourir à genoux, ou retrouver notre dignité et mourir debout.

Faire des faux devenait un acte de résistance et de solidarité, de courage aussi car le risque était grand. Certains d'entre nous avaient besoin pour leur sécurité de mettre un obstacle entre leur identité réelle et les forces de répression française ou allemande. Les faux papiers servaient à cela. Deux hommes dans notre secteur (il y en eu peut être d'autres) prirent ces risques : René Monnier, en tant que secrétaire de mairie, pour les «fausses» cartes d'identité, les cartes de rationnement, et les bons de chaussures, et Jean Verbois qui lui signalait les cas intéressants.

Le danger était certain et connu d'eux, puisque après le drame d'Habere-Lullin, ils jugèrent prudent d'aller coucher pendant un certain temps, l'un dans des chalets, l'autre dans un four à charbon de bois, désaffecté spécialement par les soins de Garny qui travaillait aux Eaux et Forêts.

Garny devait prendre plus tard la tête du corps-franc.

La pitié ne pouvait être notre lot.

La guerre est cruelle.

Bien avant les événements qui viennent d'être racontés, une voiture du maquis force un barrage allemand sur le territoire de la commune de Saint Jeoire et s'enfuit vers le hameau de Pouilly. Les soldats encerclent ce hameau, visitent toutes les maisons, font sortir femmes et enfants, enferment les hommes et mettent le feu au village, tirant sur ceux qui veulent échapper aux flammes.

Le milicien n'était pas chez lui.

La maison était vide, mais il y avait un rucher. Un des nôtres ayant vu travailler un apiculteur, utilisant le matériel trouvé a enfumé les abeilles et sorti les hausses, sans toucher au corps de la ruche, laissant aux abeilles leur provision d'hiver. Pour la morale, et en punition, le coupable fut piqué à la paupière.

Au retour, un voisin a prêté son extracteur. Le miel du milicien était excellent. Le corps-franc ne fut pas seul à en profiter.

Après la libération du département on n'entend plus parler des miliciens. Certains s'étaient joints à l'armée allemande, comme nous avons pu le constater en Maurienne, les autres faits prisonniers. Beaucoup furent condamnés et payèrent leurs méfaits de leur vie. On ne leur pardonna ni Glières, ni Foges ni leurs autres crimes.

Il avaient travaillé pour l'ennemi.

Les jours passaient dans l'incertitude du lendemain, parfois avec un sentiment d'inquiétude et de peur.

L'espoir et la peur. Enfin ce mot est prononcé, car la peur était toujours autour de nous. Si ce sentiment existait au corps-franc, jamais on n'en



a vu la manifestation sur les visages. Leur vie aventureuse durait depuis trop longtemps et il n'y avait pas de lieux où ils auraient pu se reposer et se détendre en toute sécurité, d'où ce rêve éphémère d'une nuit dans un vrai lit... avec des draps.

Nous étions pris dans un mouvement que nous voulions suivre jusqu'au bout, et personne n'a jamais eu l'idée de chercher un refuge sous un ciel plus serein.

Le corps-franc, quoiqu'on en pense, était soudé.

Un jour, dans les milieux résistants de la vallée, le bruit courut avec insistance qu'un grand parachutage destiné à tout le département aurait lieu incessamment dans un endroit symboliquement choisi et qui serait le plateau des Glières.

A.S. et F.T.P. s'y rendraient et partageraient le matériel sur place. Ce bruit était inquiétant car aucune précaution de secret n'avait été prise. Tout le monde parmi nous en parlait. Il suffisait à l'ennemi de barrer les 3 voies d'accès au plateau pour nous tenir tous prisonniers avec les suites que cela aurait comporté pour chacun d'entre nous et pour tous les mouvements de résistance de la Haute Savoie qui auraient été détruits. Beaucoup dans la vallée étaient au courant de ce parachutage et les indiscretions devenaient inévitables.

Les allemands devaient donc le savoir, et y aller dans ces conditions, était courir au suicide.

Un soir, Pierre Dunkerque se trouvait à Boège, et rencontrant Romain Baz, celui-ci lui dit que la radio de Londres avait annoncé le parachutage aux Glières pour le lendemain, en plein jour. La compagnie se mettrait en mouvement à 22 heures ce soir même et un camion viendrait à cette même heure prendre le corps-franc qui devrait l'attendre sur le bord de la route, près de «chez Verbois».

Dunkerque retourne très vite à la «maison» prévenir le groupe.

L'heure passe, une autre encore. On envoya quelqu'un voir ce qui se passait. Il revint bientôt nous dire que tout le monde était parti. On nous avait oublié.

Deux voitures devaient rejoindre la compagnie au Petit Bornand, le lendemain matin. Le corps-franc s'y entassa.

L'essence manquait et afin d'augmenter la quantité de carburant on avait mélangé essence et gaz-oil. Le moteur renaclait et il fallait très souvent nettoyer bougies et carburateur. Cela ralentissait le déplacement et en augmentait les risques. Nous passons par Contamine sur Arve et arrivons sur la route toute droite menant sur la place de Bonneville lorsque le moteur de la première voiture s'arrête. Il y avait marché ce jour là et nous voyons de loin plusieurs camions militaires s'arrêter sur la place. Les gens qui étaient venus au marché se sauvent et nous disent en passant «les allemands sont là». Nous les avons vu et nous pensons qu'ils nous avaient vu aussi et savoir qui nous étions. A cette époque il n'y avait sur les routes qu'eux et nous.

La deuxième voiture se replie de 2 ou 3 kilomètres, la voiture en panne est poussée sur le bas côté et Gaby se met au travail sous la protection de 2 hommes.

Les allemands n'ont pas bougé.

La première voiture revient bientôt et nous retournons tous à Boège. Il est près de midi. Entre temps le parachutage avait eu lieu et nous n'avions rien vu. 34 avions étaient venus.

Le déjeuner est rapide, et changeant d'itinéraire, nous repartons par Fillinges. Il fallait traverser la vallée de l'Arve, entièrement découverte, sur plusieurs kilomètres, avant d'atteindre Saint Pierre et les gorges qui défendent l'entrée de la vallée du Borne permettant l'accès au Petit Bornand et de là aux Glières.

A l'entrée de la gorge, à un contour de la route, nous nous trouvons brusquement devant une mitrailleuse commandée par Julien Cachat.

On se reconnaît, on se congratule, on rit et nous repartons vers le Petit Bornand, où tout le monde est rassemblé, F.T.P. et A.S. unis.

Nous passons la nuit dans la voiture, serrés les uns contre les autres, sans dormir.

Le lendemain nous montons au Plateau. Du drame, il ne reste comme vestiges que les restes des chalets incendiés. Nous n'avons pas le temps



d'y penser. Nous chargeons le matériel sur nos épaules ; c'est lourd et mal commode.

A midi tout est regroupé dans la vallée.

Maurice Blanc, notre intendant est merveilleux : tout homme, quelque soit le groupe auquel il appartient, a droit en descendant du Plateau, à une tranche de pain, une assiettée de pâtes et un verre de vin.

Il fait très chaud. On attend je ne sais quoi et les heures passent. Il aurait fallu s'en aller au plus tôt, mais on attend.

Le risque grandit mais on attend toujours.

Un groupe a recouvert une voiture de plaques d'acier. L'engin paraît préhistorique, mais douteux quant à son efficacité. Nous sommes dans une vallée très étroite avec un accès à chaque extrémité, Saint Pierre de Rumilly d'un côté, St Jean de Sixt de l'autre. Une véritable muraille d'un côté, le Plateau des Glières de l'autre. De celui-ci un chemin descend vers Thorens.

Nous apprenons plus tard qu'un groupe a pris le plus de matériel possible et, pour ne pas partager, est reparti seul par Thorens.

Ils ont été pris et leur chef fusillé.

Nous partons à la nuit. La patrouille Blanche qui n'avait pas voulu se fatiguer le matin essaie de se faire remettre une part du matériel de chaque camion.

Le camion où se trouve l'un de nous refuse malgré des menaces.

Nous quittons cette vallée qui aurait pu être mortelle, et nous revenons chez nous avec une sage lenteur et de très longues haltes incompréhensibles.

La Brigade Rouge nous accompagne jusqu'à Boège. Le chef, un officier soviétique évadé, ne parle pas français et son interprète polonais semble faire des traductions fantaisistes.

Pour donner le moins de prise possible à l'adversaire l'acte clandestin doit être résolu et rapide.

A Glières nous avons fait l'inverse et personne n'a pu nous en donner

la raison.

Au cours de cette journée certains d'entre nous ont eu le sentiment que les allemands pouvaient survenir d'un moment à l'autre ; nous n'avions ni l'armement (les armes parachutées étaient couvertes de graisse, quelques unes cependant ont été préparées) ni un commandement apte à regrouper les hommes et faire une riposte immédiate.

Les combattants de la résistance étaient tous en civil. L'ensemble était très disparate.

Quelques jours après le parachutage des Glières, un deuxième parachutage eut lieu à Boège : «De Bossuet à Bourdaloue il neigera ce soir». Le rédacteur de ces lignes est dans l'incapacité d'en parler, puisque n'ayant pas été averti, il n'a pu y participer.

De même il n'a pu assister à la deuxième manoeuvre ayant été tenu dans l'ignorance de celle-ci.

Par contre, après un parachutage au dessus de Bogève destiné à Saint Jeoire, nous sommes montés à plusieurs le lendemain et avons constaté que tout n'avait pas été enlevé. Les destinataires prévenus ont récupéré leur bien.

Il y avait dans des compagnies voisines, en particulier dans celle du col du Feu, des soldats soviétiques évadés. L'un de nous qui avait quelques notions de russe eut beaucoup de plaisir à parler avec eux de leur vie, de leur travail.

C'est un instituteur de Chamonix qui commandait cette compagnie. Il eut l'idée, au 15 août de réquisitionner les uniformes des pompiers de Thonon et d'en revêtir ses hommes. Ils étaient devenus des soldats, car l'habit fait quelquefois le moine.

Nous avons tendu plusieurs embuscades contre les convois allemands. Toute la compagnie y participait. Elles étaient montées sur renseignements et comme ceux-ci étaient faux



nous ne pûmes jamais accrocher l'ennemi.

Nous sommes partis un soir pour attaquer un convoi qui devait quitter Thonon le lendemain matin dans la direction d'Annemasse. Nous avons pris position à proximité de la route présumée de leur passage. Nous avons dormi à même le sol, sans couvertures, et le lendemain matin nous les avons vu passer sur une autre route, à quelques centaines de mètres.

Ce fut un ratage involontaire mais heureux, car il y avait derrière nous et à notre insu, une autre compagnie de maquisards. Le chef de la 93-24 ne devait sans doute pas l'ignorer, mais il semble bien qu'il était le seul à le savoir.

Nous n'osons imaginer ce qui se serait produit si nous avions entendu tirer dans notre dos. Nous n'osons penser à la panique qui aurait suivi et peut-être aux pertes de notre compagnie prise entre deux feux, l'ennemi devant, les nôtres derrière.

A la suite de cette embuscade, le médecin de la compagnie rédige une note destinée au commandement.

Cette note ne plut pas à tout le monde.

Voici cette note.

Le Docteur Pierre Dunkerque

Médecin chef de service

A Monsieur le commandant de la 19ème Compagnie F.T.P.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de quelques observations personnelles faites dans la nuit du 11 au 12 août 1944, au cours de l'embuscade dressée dans le Bas-Chablais, aux environs de Saint Cergues.

Ces observations doivent à mon avis retenir l'attention du commandement car si son rôle consiste à mener les hommes au combat, il doit les y mener avec discipline et décision.

Je veux me placer au point de vue strictement médical.

Cette embuscade me paraît avoir été menée en dépit du bon sens et avec l'oubli total que les hommes menés au combat et blessés doivent être ramenés. Nous ne pouvons les abandonner sur place, nous devons les soigner et les guérir.

Le commandement doit prévoir les pertes et agir en conséquence. L'abandon des camions trop loin du lieu de l'embuscade rend la tâche du transport des blessés d'autant plus difficile qu'on peut être amené à se replier rapidement. Le transport à dos d'homme ne peut être fait que pour les plaies des parties molles, seulement à petite distance et à la condition absolue que le repli se fasse lentement et dans l'ordre. Or j'ai acquis la certitude à Glières comme à cette embuscade que la panique gagne les hommes sans raison. S'il y avait eu des blessés, ceux-ci auraient été abandonnés. La tâche du service de santé devenait impossible à remplir et sa présence était inutile sur le terrain.

Camions abandonnés trop tôt, camions repliés trop loin, impréparation de l'embuscade, aucun chemin de repli établi à l'avance, mystère systématique dans lequel je suis tenu au sujet des opérations militaires, oubli de me donner des ordres et des renseignements précis, tout concorde à laisser le désordre s'organiser aux dépens de la bonne marche des opérations et de la vie des hommes. Le médecin-chef de la compagnie fait partie de la section de commandement et de l'état-major de la compagnie, il doit en conséquence être tenu au courant de ce qui se prépare et de ce qui se fait.

Responsable d'un service, il doit être tenu en confiance par les responsables civils et militaires.

L'inorganisation telle qu'elle existe actuellement, le manque de discipline des hommes me paraissent devoir aboutir non à un combat mais à un massacre inutile de nos combattants.

En tant que responsable sanitaire de la compagnie, il m'apparaît comme étant de mon devoir d'en avertir le commandement.

Pierre Dunkerque

Le 14 août 1944



Les événements vont maintenant se précipiter et notre guerre va prendre un caractère nouveau.

Avant d'en parler il paraît intéressant de dire quels furent les contacts entre Pierre Dunkerque et les médecins civils ou résistants.

Les relations furent amicalement inexistantes. On échangeait quelques mots. Un d'entre eux déclara «la résistance, c'est bien joli, mais j'ai ma clientèle à faire». Il n'a pas encore compris le sens du regard que Dunkerque lui jeta.

Quant aux autres, ceux de la résistance, l'un d'eux est venu à Boège longtemps avant que l'action commence, il se donnait le grade de commandant et était le responsable F.T.P. du département ; un autre, capitaine, était étudiant en médecine de 1ère année. Ils ne m'ont à aucun moment donné du matériel médical, sauf quelques paquets de pansements.

La 93-24 n'a jamais soupçonné leur existence. Ils auraient pu ne pas exister.

En fait, ils n'existaient pas.

Après le 14 juillet la situation militaire évoluait favorablement pour les alliés, la Résistance s'activait, aussi les autorités de Vichy craignant que les gendarmes ne se joignent au maquis, décidèrent de regrouper les brigades dans les villes principales du département. Celle de Boège devait rejoindre Thonon. Les gendarmes préparèrent ostensiblement leur déménagement et le jour dit, en accord avec la Résistance, ils furent faits prisonniers après un simulacre de combat au col de Saxel. Pour la vraisemblance il fallait faire du bruit et abandonner des douilles sur le terrain ; cela permit à leurs familles de toucher leur solde. Ils nous rendirent bien des services plus tard.

Le capitaine de gendarmerie de Thonon, inquiet pour ses hommes vint se rendre compte de la situation et de l'état de ses gendarmes. Il repartit rassuré, mais seul.

C'est à cette époque qu'on enleva en gare de Machilly un stock de grains d'oeillette destiné aux allemands.

De l'huile qu'ils n'auront pas.

Le gouvernement de la France Libre à Alger avait donné l'ordre à tout le sud-est de la France, de la Méditerranée à la frontière Suisse, de se soulever le jour du débarquement en Provence.

Ce débarquement eut lieu le 15 Août et notre mobilisation générale se fit le jour même.

L'agitation devint fébrile dans tous les maquis de la région.

Ce jour-là, le médecin quitte le corps-franc pour faire pleinement partie de la compagnie 93-24 (anciennement 19).

Ce jour là le médecin de la compagnie prit la décision de tenir de très brèves notes journalières qu'il put reconstituer dès le retour de Maurienne. Il n'y a pas eu de photographies et aujourd'hui elles manquent cruellement.

### *15 Août 1944*

Je ne me doutais pas en me levant ce matin-là que cette magnifique journée ensoleillée devait être le jour où les Forces Françaises de l'intérieur se lanceraient contre l'ennemi.

Je m'étais levé comme d'habitude, mais ayant été invité à déjeuner à Bogève par Victor Mermoud et sa femme, j'avais fait les frais d'une chemise propre ... et de mon ceinturon. Il ne fallait pas trop regarder le reste car je n'avais pas de vêtement de rechange.

Ayant du temps devant moi, je vais à Boège à bicyclette prendre les nouvelles. J'y rencontre Romain Baz, Fernand Degenève et Marcel Grand qui m'annoncent que l'A.S. mobilise depuis le matin et que les F.T.P. sont en état d'alerte. Nous pouvions être amenés à faire mouvement d'un moment à l'autre.

Le débarquement en Provence avait commencé.

L'A.S. avait attaqué Cluses et Bonneville la veille.

Un peu troublé je ne veux renoncer au déjeuner et je donne l'adresse



de l'hôtel des Capucines à Bogève où il sera facile de me joindre en cas de nécessité.

Repasant par le Villard avant de prendre la route qui monte à Bogève je m'arrête à l'école pour faire part de ces nouvelles à René et Edith Félisaz.

Il fait chaud, la montée me paraît rude et j'arrive en haut tout en transpiration.

Un camion à gazogène, notre Rochet Schneider bleu qui leur avait été prêté pour la circonstance, est arrêté au bord de la route. Des groupes A.S. sont là, l'arme au pied, prêts à embarquer.

Personne ne porte d'uniforme. Où les aurions nous pris ?

Une foule émue et inquiète s'est rassemblée et regarde.

Nous assistons au départ du camion. Il est midi, le soleil est radieux.

L'ambiance n'est pas celle d'une journée normale, on revit en plus petit la mobilisation de 1939. Cette fois-ci il n'y a que des volontaires et pour beaucoup d'entre eux leurs proches étaient présents.

Nous prenons l'apéritif plusieurs fois et nous nous mettons à table.

L'ambiance est gaie.

Au milieu du repas le postier de Bogève vient m'avertir qu'on me demande d'urgence à Boège. Je vais avec lui au bureau de poste où on me confirme par téléphone que le départ de la compagnie se fera dans une heure. J'interromps mon déjeuner. Cette nouvelle jette un sentiment de malaise qu'on me cache soigneusement car je suis seul à partir. La gaîté a disparu et on sait que des événements graves se préparent.

Je redescends rapidement à Burdignin rassembler mes affaires. De là je vais à Boège.

C'est devenu une fourmilière d'hommes et de véhicules de toutes sortes. Trois compagnies sont rassemblées et attendent l'ordre de monter dans les camions :

La 93-24, la 93-22 et la compagnie Franquis.

Mon matériel médical est prêt depuis plusieurs jours, il ne reste qu'à le vérifier et à le charger sur un camion. Ce que je fais.

Ce matériel, pansements mis à part, a été rassemblé par moi-même et placé dans une caisse spécialement aménagée que Fernand Degenève a faite faire selon mes plans.

Il y a longtemps que l'heure prévue est passée, en fait on ne partira qu'à la nuit.

Je ne suis pas ému. Je suis parti trop souvent avec le corps-franc de Burdignin pour être troublé aujourd'hui et ce départ ressemble aux autres, mais je me sens très seul au milieu des gens qui me sont pour la plupart inconnus.

Je suis assis au bord du trottoir car l'attente prolongée me fatigue. Edith Félisaz est venue s'asseoir à côté de moi.

Elle est un peu triste et essaie de cacher son inquiétude.

Nous nous taquinons et nous plaisantons.

René son mari, avait été prisonnier et placé dans une ferme ; un jour il a tiré de dessous les sabots du taureau, son «patron». Ce geste lui a valu sa libération et il a pu alors faire connaissance avec sa fille âgée de deux ans.

La nuit est tombée, on voit des groupes confus dans l'obscurité. Nous ne bougeons toujours pas.

Quand je pense que j'aurais pu terminer mon repas.

L'ordre d'embarquement est donné.

La colonne des camions se forme enfin et s'ébranle.

Nous quittons Boège à 23 heures 30, au milieu des bras qui s'agitent. Nous sommes aux environs du col de Saxel quand le cadran de ma montre marque minuit.

*16 août 1944*

Quelques instants avant le départ, Fernand Degenève, le commandant de la compagnie, en réponse à une question m'avait dit que nous devions prendre position à Langin mais que notre compagnie n'attaquerait pas.



J'ai vite donné cette nouvelle rassurante à Edith.  
Malheureusement il arrivera souvent qu'entre les nouvelles annoncées et la réalité des faits, il y aura une contradiction totale.  
Nous descendons vers le Bas Chablais tous feux allumés. Avec le tracé de la route il était impossible de faire autrement.  
Nous sommes visibles de loin et nous découvrons les lumières suisses de l'autre côté du lac Léman.  
Nous avançons lentement, avec des haltes ; une moto va et vient le long du convoi.  
La nuit est noire et le ciel constellé d'étoiles.  
Je suis seul dans la cabine du camion bleu avec le chauffeur.  
Le convoi fait halte un peu avant Langin. Une partie de la compagnie attendra là les quelques heures qui restent avant notre montée en position.  
Je continue sur le siège arrière d'une moto jusqu'à Langin.  
Le P.C. est installé dans un café sur la route de Thonon.  
Il est mal éclairé et l'ambiance est sinistre.  
Il est entre 2 heures et demi et 3 heures du matin, et depuis midi je n'ai rien mangé.  
Garny et Marcel Grand me donnent un peu de pain et de fromage. Je bois un verre de vin.  
Je retrouve au P.C. outre Garny et Grand, Degenève, 2 ou 3 responsables que je ne connais pas.  
Il y a aussi René Molliet, de Sechemouille, chargé du service de santé de la 93-22, sans doute parce qu'il est le délégué cantonal de la Croix-Rouge.  
La 93-24 a plus de matériel que lui.  
Des cartes sont étalées sur une table, le plan d'attaque se prépare.  
En dépit des premières déclarations de Fernand Degenève la 93-24 participera à l'action.  
Nous nous chargeons avec la compagnie Franquis de l'Hostellerie Savoyarde, à Machilly où se tiennent les allemands, nous formerons le bouchon de Juvigny, du côté de la gare de Saint Cergues.  
Un autre bouchon fourni par la 93-22 sera placé sur la route d'Annemasse,

à Saint Cergues même, à proximité de l'hôtel Bon Accueil. Un troisième bouchon sera placé du côté de Thonon, entre Bons et Loisin par la compagnie 93-07.

La zone est théoriquement bien verrouillée.

Au P.C. personne ne dort.

Vers 5 heures du matin, je vais faire un tour du côté des cuisines où Maurice Blanc me dit que le café n'est pas prêt et il me propose en attendant un verre d'alcool. Ne comprenant pas que l'on puisse boire un Martel 3 étoiles si tôt le matin Blanc me conseille cependant d'essayer et dit que cela me fera du bien. Affamé et n'ayant pas dormi, ayant froid, j'ai essayé et m'en suis trouvé bien. Je n'en ai pourtant pas redemandé.

Nous décidons d'installer le poste de secours à proximité du P.C. Des braves gens nous ouvrent leur maison et offrent leur lit pour les premiers soins.

Ayant été tenu à l'écart de bien des décisions je vois arriver avec surprise le médecin-capitaine Robert (un an d'études médicales), le médecin de Boège devenu depuis peu le docteur Brest et sa femme venus pour installer un poste de secours à Bons. Cela me semble bien proche du notre. Ils repartent bientôt après avoir promis d'assurer la liaison avec nous. La liaison sera établie dans la matinée et c'est sur Marclay que nous évacuerons les blessés.

Une peu plus tôt, alors qu'il faisait encore nuit, trois membres du corps-franc partent en reconnaissance, en voiture, phares allumés.

Ils sont immédiatement repérés et essuient le feu d'une arme automatique. Désormais il ne faut plus compter sur un effet de surprise.

Les chefs mettent les hommes en place.

Franquis dirigera l'attaque de l'Hostellerie Savoyarde, Grand (capitaine de réserve) est sous ses ordres.

Un garçon entre 20 et 25 ans commandera le bouchon de Saint Cergues.



Il a sous ses ordres un homme de 50 ans capitaine d'active en retraite. Garny, le chef de notre corps-franc (sergent chef d'active) commandera le bouchon du Juvigny.

J'ai 2 infirmiers ; j'en détache un au bouchon de Juvigny, et l'autre à l'Hostellerie Savoyarde. je leur donne des paquets de pansements individuels.

René Molliet et moi-même restons au centre du dispositif.

Nous faisons une courte promenade vers Machilly et Molliet me décrit le pays. La frontière Suisse est sous nos yeux.

Les premiers coups de feu se font entendre.

Nous rejoignons notre poste et nous passons toute la matinée soit au P.C. tout à proximité, soit sur la route devant notre poste de secours, n'y entrant qu'à l'arrivée des blessés.

Le premier qui se présente est Maurice, du corps-franc de Burdignin. Il est affolé. Il a une écorchure au front et une balle dans la semelle de sa chaussure, éraflant légèrement la face plantaire d'un orteil. Il a de la chance et je le rassure.

Des inconnus venant de je ne sais où viennent d'arriver et se mettent à vouloir commander. Ils ne se présentent même pas. Je suis très en colère et je les remets brutalement en place.

Ce genre de scène se reproduit à 2 ou 3 reprises.

J'arrive à les chasser car la situation peut devenir dangereuse.

Je n'ai pas de voiture pour l'évacuation des blessés, je n'ai pas de brancard, je manque de personnel. Ceci entraîne des retards et des difficultés sans nombre.

Le service de santé a toujours été négligé, mes demandes jamais suivies d'effet. Nous en subissons les conséquences.

De nouveaux blessés arrivent. Mon poste est central et je ne peux m'en éloigner.

Le combat dura entre 6 heures du matin et midi et demi.

A un moment il y eut de l'hésitation et la partie sembla compromise. Du renfort est demandé au maquis de Thonon (col du Feu) et Sublet, l'instituteur qui dans la Résistance, fait de la poésie pure, une grenade sans sa poche, arrive avec un camion rempli de ses hommes. Il les a habillé en pompiers, ce qui fait une troupe et non une bande. Ils n'auront pas à intervenir.

J'envoie des volontaires relever les blessés, ils ne reviendront pas avant la fin du combat.

Un tué est déjà signalé dans le groupe Franquis.

Vers 1 heure, un homme, Charlot, apparaît sur la route comme un fou furieux brandissant un drapeau à croix gammée.

C'est fini. Les allemands se sont rendus.

Les civils manifestent une très grande joie.

Il faut maintenant faire les comptes : le bilan est lourd, une dizaine de blessé, un tué.

Le bilan sera encore plus lourd dans l'après midi.

Les prisonniers arrivent escortés par leurs vainqueurs qui ont coiffé les casquettes allemandes.

Nous demandons aux allemands s'ils ont des blessés.

Trois d'entre eux se présentent. Ils n'ont que des égratignures superficielles sans importance. Très raides ils s'inclinent «Merci mossieu doktor».

Le médecin est fatigué, sale, pas rasé, manches de chemise retroussées, le revolver trop grand pour sa poche dépasse visiblement. Il devrait faire peur. Il savoure ces remerciements. Les prisonniers n'ont pas été molestés et s'il leur est arrivé de recevoir quelques rares coups, c'est aux civils qu'ils les doivent.

Parmi eux se trouvait un Tchèque qui prévenait la population de ce qui se tramait contre elle. On lui fera un régime de faveur.

Le bruit se répand d'un retour offensif des allemands. Il y a un moment d'hésitation et de flottement parmi les hommes et une fuite générale des civils.

Nous apprenons peu après que les allemands d'Annemasse, qui occupaient



l'Hôtel Pax, prévenus, ont envoyé des renforts : Ceux-ci se sont heurtés au bouchon de Saint Cergues qui les a repoussé en leur infligeant des pertes. L'ennemi après s'être regroupé et avoir pris en remorque un camion endommagé s'est replié jusqu'au moment où il se trouve sous le feu des fusils mitrailleurs du groupe Garny.

«Ne tirez pas, c'est le maquis» et puis un ordre : Raus.

Le doute n'était plus permis. En quelques instants les 2 camions étaient en flamme et une dizaine d'hommes s'échappaient. Un deuxième groupe d'allemands, venus à pied, encerclent le groupe Garny et l'accule à la frontière. Les munitions s'épuisent et Garny est obligé de commander le repli sur la Suisse.

Matériellement la frontière était marquée par un réseau de barbelés côté français et un réseau du côté suisse séparé par un espace libre.

Malheureusement 3 hommes sont tués le long des barbelés et un quatrième un peu plus loin.

48 hommes sont sauvés.

Parmi les 4 tués, deux sont méconnaissables, défigurés à coup de crosse, les membres brisés. Blessés, ils ont été achevés.

Pauvre Loulou, vingt ans, qui me saluait toujours d'un doux sourire quand je passais près de lui.

Le quatrième, 16 ans, un polonais, avait un pansement à moitié défait à coté de lui.

Grand, faisant une reconnaissance sur les lieux du combat, retrouve ces morts.

Il réclame sans succès ses hommes et les armes au chef du poste militaire suisse. Celui-ci préfère s'enfermer dans sa baraque.

Les corps sont remontés à Boège mais les civils ont pu les contempler. Vision d'horreur.

Lourd bilan. Une dizaine de blessés dont un abdomen qui ne survivra pas malgré une intervention faite à l'hôpital de Bonneville, un tué de la compagnie Franquis. Quatre de la 93-24. La compagnie Franquis retourne à Boège ainsi qu'une partie de la 93-22.

Pourquoi ce retrait ? N'était-il pas indispensable que tous restent sur place pour garder le terrain libéré ?

Ce qui précède a été vu et su par le médecin de la 93-24.

Voici maintenant ce qu'a vécu Marcel Grand.

Marcel Grand raconte :

Je me suis rendu à Machilly à 10h 30.

Je suis allé à la ferme toute proche de l'Hostellerie Savoyarde. Aucun bruit chez les allemands. J'ai rampé jusqu'au soupirail de l'hôtel, une grenade dégoupillée à la main. Hélas, les allemands avaient complètement obturé le soupirail avec des fils barbelés et ne pouvant lancer ma grenade, j'ai dû me replier. j'avais seulement aperçu des boches dans la cave. Je retourne à la ferme à la recherche d'un clou par regoupiller ma grenade, mais au même moment un obus de mortier tombe sur la ferme et l'incendie. Je sors les vaches de l'écurie et l'une d'elle se met à me suivre à mon grand désespoir car elle me faisait repérer.

Enfin, grenade regoupillée, vache chassée et ferme brûlée j'arrive devant l'hostellerie juste au moment où les allemands en sortaient bras en l'air.

Quel soulagement. Il était peut-être 1 heure de l'après midi. J'ai accompagné les prisonniers jusqu'aux camions qui remontaient à Boège. Armé d'un fusil-mitrailleur et accompagné par un inconnu qui m'abandonne à la gare de Saint Cergues je récupère la pancarte de la douane allemande, que j'ai remontée plus tard et mise dans le grenier de la mairie de Boège. Je suis allé au bois Davaud où j'ai retrouvé les corps de mes quatre petits gars massacrés par les allemands.

J'ai alors une explication violente avec le chef du poste frontière suisse. Celui-ci qui parlait très mal le français me répondit grossièrement. Il ne voulait rendre ni les hommes, ni les armes. Je lui ai alors déclaré



que j'attaquerai son poste, car il n'avait rien fait pour sauver mes hommes.

- Cela fera un incident diplomatique !

- Je m'en fous car vous êtes des nazis!

De retour à Saint Cergues, j'ai récupéré ce qui restait de la compagnie et j'ai disposé nos camarades dans un ruisseau sec qui descendait des Voirons (je pense à la Chandouze).

La nuit arrive, je me couche dans une espèce de grenier, sur un tas de bois. J'étais très fatigué et je ne me souviens pas d'avoir mangé dans la journée.

J'ai fini ma nuit sous une faucheuse, car nos gars, fatigués et énervés, tels Jeannes d'Arc, entendaient des voix et il fallait que j'aie vu. Les allemands ont été arrêtés à Saint Cergues, grâce à un «vieux» de Saxel (classe 25) qu'on appelait José à Vincent (Joseph Mouchet) qui a arrêté le premier renfort boche l'obligeant à se diriger sur la gare. Il faisait partie de la compagnie 93-22 commandée par un ancien de la guerre 1914-1918.

José à Vincent avait installé son fusil-mitrailleur dans un champ de pommes de terre à 30 mètres de la route, à la sortie d'un virage. La première rafale a pris le véhicule allemand de plein fouet. Les survivants sautent à terre, réussissent à faire tourner le véhicule tout en criblant la position de José à Vincent de rafales de mitraillettes, dont une atteignit gravement José.

Le lendemain, avec un groupe de 6 hommes, nous sommes allés à Ambilly encore occupé. Tous les bistrots nous paient à boire.

Une imprudence à ajouter aux autres.

Plus tard, quand j'ai été nommé chef de bataillon à Annemasse, le patron de l'Hôtel de la Gare m'a dit que lorsque les renforts allemands rentraient à pied, le soir de Machilly, leur moral était à zéro et beaucoup portaient des pansements. Ils nous prenaient pour plus fort que nous n'étions.

Le fruit était mûr, mais nous ne le savions pas.

Le premier qui se présenterait à Annemasse pourrait le cueillir. Ce fut Cachat.

36 heures sans sommeil, nous n'avions pas le temps de penser à manger. Notre fatigue était grande.

Les civils sont inquiets, ils ont peur d'un retour offensif des allemands car ils savent que les représailles seront terribles. Ils ne sont que partiellement rassurés quand nous leur disons que nous faisons mouvement sur Annemasse.

Le soir tombe, nous occupons le terrain libéré et nous avançons pour prendre position à Saint Cergues.

Un conseil de guerre a lieu ; on discute de la situation.

Nous avons gagné, mais rien n'est joué car notre situation est précaire, les allemands peuvent s'infiltrer dans nos positions.

Nous manquons de moyens, de cohésion, d'entraînement. Je quitte le conseil car un gendarme a fait une chute en moto et on me demande de le voir. Heureusement il n'a rien. Lorsque je reviens, il fait nuit noire et je ne retrouve pas le P.C. Tout le monde était parti.

Je ressens un malaise indéfinissable et un manque complet de sécurité. Annemasse est à 10 kilomètres, les allemands y sont. Peut-être patrouillent-ils autour de nous.

Je sais qu'un bouchon de sécurité a été placé à une centaine de mètres en avant.

Je ne connais pas le pays et me sens incapable de retrouver nos camarades dans l'obscurité. J'avise l'ombre d'une remise dans un champ ; je suis trop fatigué pour chercher autre chose ; la porte est ouverte, ma lampe électrique me montre qu'elle est vide. Je m'allonge dans un coin et je m'endors aussitôt.

Je me réveille le lendemain à 7 heures et je m'aperçois avec stupeur que de nombreux hommes armés dorment à côté de moi.

Et s'ils avaient été allemands.

Je sors sans les réveiller.



Cette nuit René Monnier n'a pas dormi : il a veillé à ce que les hommes de garde ne sombrent dans le sommeil.

Il est intéressant de voir le rapport allemand sur cette journée. Nous le publions intégralement à la fin de cet ouvrage.

*17 août 1944*

Je retrouve enfin le P.C.

Je fais une toilette sommaire, je vais boire le café et manger un morceau de pain.

La journée semble s'annoncer tranquille. Il fait beau et le sentiment d'insécurité de la veille a en partie disparu.

Les corps de nos camarades, sauf celui du jeune polonais, ont été ramenés à Boège hier. On remontera ce dernier ce matin. Je me propose de l'accompagner et j'espère ramener un peu de linge propre. Pris de court par le temps je redescends les mains vides.

La situation reste cependant préoccupante. On dit que le bouchon de Saint Cergues, après le coup d'arrêt donné aux allemands hier se serait immédiatement replié découvrant tout notre front.

C'est incompréhensible si c'est vrai.

Pendant mon absence, René Molliet a retenu un local pour notre poste de secours à l'Hôtel des Voirons.

Dans l'après midi, les propriétaires pris de peur désirent fermer la maison et s'en aller.

Nous allons alors nous installer à la pension Bon Accueil, juste au niveau du combat d'hier. La maison porte des traces de balles et d'énormes taches de sang jalonnent la route et la cour devant la maison.

C'est du sang allemand.

La 93-22 est revenue et nous couvre du côté de Juvigny.

Tous ces mouvements de va et vient sont incompréhensibles, car le

caractère de la guerre a changé et il faut maintenant occuper le terrain.  
Dans la soirée le bruit court que Thonon est libéré.  
Dans la nuit nous avons une alerte : des fusées sont lancées depuis Annemasse ... La 93-22 se replie !  
Je dors tranquille.

*18 août 1944*

Un groupe de renfort est venu du Villard. Les hommes auraient été désignés et certains ne sont pas contents.

Aucun civil ne peut circuler dans la direction d'Annemasse.

Un nouveau bruit circule, on se bat dans cette ville.

La chute de Thonon est confirmée.

Brusquement, vers 11 heures, une motocyclette de l'armée allemande, montée par 2 français passe sur la route en direction de Thonon.

Les 2 hommes nous annoncent la libération d'Annemasse. Ainsi après 3 jours de combats, tout le Chablais est libéré. C'est Julien Cachat, qui entré seul chez les allemands à l'Hôtel Pax, obtient leur reddition.

L'officier allemand lui tendant son sabre, Cachat commence par refuser, mais l'officier insiste, car si il ne le prend pas il lui sera volé.

Quel retournement de situation. Avant d'être à l'allemand le sabre avait appartenu à un officier yougoslave.

Dans l'après midi, nous recevons l'ordre de nous diriger sur Annemasse.

Nous arrivons accueillis par des bras qui s'agitent, il y a des drapeaux aux fenêtres. Tout le monde est dehors, tout le monde est heureux.

Près du P.C. Edith Félisaz et une de ses amies. Une de ses jeunes parentes veut nous offrir à boire et insiste beaucoup pour payer. Cela m'amuse et me gêne, car je ne me sens pas victorieux.

La chute d'Annemasse n'est pas la victoire, ce n'est encore qu'une très



petite étape, mais quel soulagement tout de même.

La foule est très dense, trop peut-être et les sirènes se mettent à mugir. Les curieux se dispersent très vite.

Nous remontons dans nos camions pour nous rendre au château de Livron, près de la ville, où nous devons cantonner.

Quelques uns retournent à pied dans la ville et visitent le bâtiment où les allemands gardaient leur matériel.

Nous goûtons le pain, affreux mélange pâteux, collant, presque immangeable. Où allait donc la farine qu'ils nous volaient ? Un d'entre nous essaie une casquette neuve d'officier. Il est devenu effrayant, une véritable brute. On la remet vite en place. Il faut que les porteurs de ces casquettes inspirent la crainte.

Les parents d'Edith Félisaz habitent Annemasse. S'y retrouvent, Edith et René Félisaz, René Monnier, le frère d'Edith, Pierre Dunkerque. Les provisions sont mises en commun, mais avant de se mettre à table, tout le monde se lave les pieds à tour de rôle. Il faut reconnaître que nous en avons bien besoin.

Après le dîner, les hommes se rendent à la frontière suisse, mais la recherche du tabac est peu fructueuse. Les suisses ne sont pas généreux. Nous sommes d'ailleurs très réservés à leur égard.

Je passe la nuit dans un vrai lit. Enfin !

*19 - 22 août 1944*

Cigogner, dessouder, machine à bosseler, expressions utilisées par les maquisards pour dire «tuer» avec une certaine élégance. Le corps-franc les utilisait souvent.

Journée sans histoire. La compagnie mène une vie tranquille à Livron assurant simplement un tour de garde à Annemasse.

Nous perquisitionnons chez un collaborateur en fuite. Nous n'avons rien

trouvé, mais le concierge qui nous avait ouvert a vu un appareil photographique et a voulu le prendre. Il a fallu bien des arguments et même des menaces pour le convaincre de le laisser.

Le 19 le journal «La Suisse» vendu en ville racontait une extraordinaire prise d'Annemasse. Nous ne pensions pas que les journalistes suisses avaient une imagination aussi féconde.

La chute d'Annemasse semble être une conséquence directe de celle de Machilly où les colonnes allemandes de secours ont stratégiquement échouées et Annecy encerclé ne pouvait les aider. On a même dit que des groupes d'allemands étaient passés en Suisse pour ne pas tomber aux mains des terroristes.

Il fait très chaud, tout le monde est mal équipé, nos vêtements sont sales. Quelques blousons de l'armée américaine, parachutés aux Glières sont distribués, ainsi que quelques paires de chaussures de fabrication actuelle, donc de mauvaise qualité.

Nous continuons à dormir sur la paille. Les nuits commencent à être fraîches.

Une partie de la compagnie 93-22 cantonne avec nous, le reste est en permission.

Peu de travail médical, quelques écorchures, des pieds en mauvais état, quelques troubles intestinaux, du banal heureusement.

*23 août 1944*

Nous recevons l'ordre de partir dans l'après midi pour Moniaz. Il s'agit de garder la frontière entre Juvigny et Veigy, la 93-22 surveillera la frontière entre Ville la Grand et Juvigny.

Le cantonnement est improvisé.

Le P.C. et le poste de secours de la 93-24 sont installés conjointement



dans une baraque de la douane.

Il n'y a que la route à traverser pour toucher les fils de fer barbelés délimitant la frontière. Au delà, un pays qui n'a pas vu la guerre.

Des mains se tendent à travers les barbelés, dans la main des suisses il y a quelque fois du chocolat ou des cigarettes.

Nous dormons à même le plancher.

#### *24 août 1944*

Journée de flânerie près des barbelés ; de l'autre côté, le poste de douane suisse et quelques soldats.

Dans la fin de l'après midi on nous signale la présence de 200 à 300 allemands dans le bois de Rosse.

Nous n'y croyons pas beaucoup, d'où seraient-ils venus, mais les patrouilles sont renforcées.

René Molliet et Pierre Dunkerque qui ne se sont pas quittés depuis Machilly, vont établir la liaison avec la 93-22 au Val Fleury près de la gare de Saint Cergues.

On boit l'apéritif et comme il y a des chambres et des lits, les 2 hommes décident d'y passer la nuit.

On signale que les premiers américains doivent arriver à Annemasse dans la soirée. Une fausse nouvelle de plus sans doute.

La nuit est meilleure que la précédente.

#### *25 août 1944*

Au petit matin, nous sommes avertis que le 93-24 a reçu l'ordre de faire mouvement, le toubib s'empresse alors de regagner Moniaz où les préparatifs de départ sont bien avancés.

On dit que nous partons pour Annecy. C'est étonnant car Annecy est libéré depuis plusieurs jours.

Les suppositions vont bon train.

La camionnette médicale qui porte en plus le matériel de bureau de la compagnie part la première. Nous passons au Val Fleury déposer le matériel de René Molliet car sa compagnie ne bouge pas.

Les autres camions prennent la route directe et notre jonction doit de faire à Annemasse devant le P.C. du 3ème bataillon dont nous faisons partie.

Au P.C. on nous dit que les camions sont déjà passés et nous repartons seuls vers Annecy.

Nous déjeunons dans notre camionnette au village du Plot.

Fernand Degenève arrive dans sa traction et nous dit que le reste de la colonne est derrière nous. Le P.C. nous avait induit en erreur.

Nous repartons et nous nous arrêtons à 1 kilomètre d'Annecy pour attendre le convoi et recevoir les ordres.

Un homme nous offre des médicaments que nous acceptons de bon coeur. Tout arrive enfin, convoi et ordres.

Notre destination finale (?) serait Montmélian, en Savoie.

Le voyage se fait sans incident, camion contre camion. Nous traversons Rumilly et nous faisons halte avant Aix les Bains, au bord du lac du Bourget.

Il fait beau et il y a quelques baigneurs profitant du soleil.

Le contraste est frappant. Des hommes sales et mal rasés qui vont combattre et des oisifs sur lesquels les événements n'ont pas de prise.

Un de nous en fait la remarque à très haute et intelligible voix. Seul le silence a répondu.

Nous atteignons Chambéry fortement éprouvé par le bombardement américain.

La voiture médicale ralentit considérablement et reste à la traîne. Il faut recharger la chaudière. Un homme se précipite et nous offre à boire. A Montmélian, nouvel arrêt ; nous irons cantonner à Saint Pierre de Soucy.

Le véhicule du médecin et de son matériel tombe en panne à 1 kilomètre du village. Là encore on nous offre à boire le vin du pays et on nous



donne du tabac qu'on cultive ici officiellement.

Verre de vin sur verre de vin, notre hôte nous offre cent litres de vin de sa production pour la compagnie et 2 litres de lait pour le café du matin, après nous avoir invité à dîner mon chauffeur et moi.

Déjà entre Montmélian et Saint Pierre de Soucy les gens nous regardaient passer en agitant les bras et en souriant. Les allemands étaient encore là le matin.

On sent leur joie, ils applaudissent.

L'accueil à Saint Pierre est chaleureux et nous cantonnons dans l'école, sur la paille.

Nous n'avons parlé encore que très peu de la population.

Elle n'est jamais intervenue d'une façon active dans nos opérations, mais elle nous a toujours été favorable.

Les collaborateurs ne se montrent pas, ou ils ont retourné leur veste. A Machilly ils nous ont montré une sympathie peu agissante et craintive. Mais les gens qui nous avaient ouvert leur maison pour y installer le poste de secours l'ont fait avec beaucoup de spontanéité et de gentillesse. Au moment où Charlot arrivait comme un fou en brandissant le drapeau à croix gammée, les gens sur le bord de la route n'ont pas compris, puis se rendant compte que tout était fini, leur joie tenait du délire. Le soir, au moment où prenant notre matériel, nous avons annoncé notre départ à nos hôtes, nous avons discerné une certaine inquiétude sur leurs visages. Ils craignaient sans doute un retour offensif de l'ennemi avec toutes ses conséquences pour les villages désarmés. Lorsque nous leur avons dit que nous ne partions que pour aller de l'avant, un soulagement notable s'est manifesté sur leurs traits.

A Annemasse, la ville était dans la rue, on parlait haut, les cafés étaient pleins.

A Moniaz, l'enthousiasme et l'admiration naïve et béate d'un douanier français nous a fait sourire. Les suisses dans leurs uniformes propres nous regardaient comme des bêtes curieuses. A Saint Cergues, le soir

de Marchilly, les résistants sont fiévreux, fatigués mais heureux, les habitants contents mais craintifs.

26 août 1944

Le temps est gris.

Pour la première fois nous voyons des avions survoler la région à assez basse altitude, mais nous ne pouvons repérer leur nationalité.

Amis ? ennemis ? on ne sait pas et par prudence nous nous mettons sous les arbres ou s'il n'y en a pas nous nous immobilisons sur place.

Nous devons prendre position à Aiguebelle, nous savons que les allemands (des anciens de l'Africa Korps) sont proches. Notre convoi part dans la matinée ; chaque camion arbore le drapeau français. C'est devenu une habitude depuis le 15 août. La camionnette médicale est encore en panne. Le médecin, Hector son chauffeur, René Félisaz, René Monnier ainsi que 2 ou 3 camarades restent sur place.

La pluie se met à tomber.

Il est près de midi et nous déjeunons dans un café avec, et c'est un vrai miracle, du pain blanc.

Un miracle ne venant jamais seul, le moteur de la camionnette veut bien repartir.

La pluie tombe toujours. Entendant le bruit du moteur des gens sortent des maisons, sourient et applaudissent.

Au niveau de Bourgneuf un F.F.I. nous arrête et nous demande de prendre sa moto accidentée.

Pendant qu'on charge sa moto, un véhicule de l'armée américaine fait son apparition. C'est une jeep avec sa remorque.

Il y a 4 soldats à bord, les premiers que nous voyons. Tête nue fusil entre les jambes, ils paraissent être plus touristes que militaires.

Nous échangeons quelques mots avec l'un d'entre eux qui parle très correctement le français. Il se dit américain-français. Il nous montre son



arme, une carabine automatique, et assure qu'on nous en donnera. Les américains repartent en direction de la Rochette et nous reprenons le chemin d'Aiguebelle.

A Bourgneuf il y a des maisons incendiées.

Quelques kilomètres plus loin, nous arrivons au bord de l'Arc.

Le Pont Royal est détruit, les allemands l'ont fait sauter. Nous abandonnons le F.F.I. et sa moto et nous longeons l'Arc jusqu'à Aiguebelle sans incident. La 93-24 est le premier élément des forces françaises de l'intérieur à y pénétrer. L'ennemi était encore là il y a 1 heure.

Il pleut à verse. La ville ne semble pas avoir souffert, mais le pont reliant Aiguebelle à Randans a sauté, détruisant par la même occasion la conduite d'eau potable et les câbles électriques qu'il soutenait. Il n'y a donc ni eau, ni électricité.

L'accueil est enthousiaste et le maire invite douze camarades à déjeuner. Le service médical est pauvre, pas de voiture pour transporter les malades ou les blessés, pas de brancard. Personne ne répondant aux demandes du médecin, celui-ci se met en chasse et entre en rapport avec un responsable de la résistance locale. Il y a un brancard à la gare. Le résistant ne veut pas que le médecin le porte. On décharge le chef de gare par un ordre de réquisition un moment plus tard.

Le gros des forces ennemies est passé en pleine retraite il y a une semaine. Il y avait avec eux des miliciens et leurs familles.

Les femmes riaient avec les officiers allemands.

Ils passaient sans s'arrêter, sans réagir s'ils essuyaient des coups de feu. Ils relevaient le mort ou le blessé et continuaient leur route.

Ils étaient persuadés avoir les américains à leurs trousses.

Lorsqu'ils se sont rendus compte de leur erreur, ils sont revenus et les crimes ont commencé.

Le P.C. est installé chez le médecin du pays.

Nous dormons comme nous pouvons.

L'ennemi est à 3 kilomètres de là, juste après le pont du chemin de fer sur l'Arc, en partie détruit, et du pont routier dont il ne reste rien.

27 août 1944

Les gens d'Aiguebelle ont bien travaillé, une passerelle de bois les relie maintenant à Randans qui a beaucoup souffert de l'explosion.

On a installé en ville les tuyaux d'incendie, ce sont les seules bouches à eau qui restent.

Les habitants viennent y chercher de l'eau, les combattants y font leur toilette.

L'horreur continue. On a retrouvé le long d'un champ de maïs en deçà du pont du chemin de fer, les cadavres de 4 hommes d'Aiguebelle fusillés par les allemands et au delà du pont se trouvent 13 autres cadavres d'hommes habitants un petit village incendié que nous n'occupons pas encore.

En tout 17 hommes victimes de la sauvagerie nazie sur un espace de quelques kilomètres carrés.

Au début de l'après midi, montée en première ligne et visite des avant-postes. Les hommes doivent sentir que le service médical est auprès d'eux.

Nous bavardons et nous observons pendant plusieurs heures.

Devant nous s'élèvent des colonnes de fumées.

Les allemands incendient méthodiquement tous les villages.

On entend tonner le canon. Un obus tombe à 200 mètres.

Entre Aiguebelle et nos avant-postes il ne reste que des maisons brûlées. Très rares sont les habitations qui subsistent encore.

Dans la plaine, près des lignes, une usine de carbure est restée intacte.

Des civils fuyant l'incendie et les allemands traversent l'Arc sur le pont endommagé du chemin de fer et se réfugient en ville.

L'armée Secrète et les F.T.P. se côtoient, ils ont leurs positions respectives au combat.

Nos cantonnements sont installés à l'école. Les allemands y ont séjourné



avant nous.

Au milieu des papiers qu'ils ont abandonnés on retrouve tout un travail de bibliographie, certainement une grosse perte pour son auteur.

Nous ne le plaignons pas. Il serait cependant curieux de savoir ce que cet intellectuel pense des incendiaires et des assassins.

*28 Août 1944*

Une note de service écrite sur un chiffon de papier est parvenue hier soir au médecin de la 93-24.

«Toulon à Dunkerque (chez les F.T.P. les médecins prenaient un nom de port).

Evacuer les blessés sur Aiguebelle ; un poste de secours est installé en avant d'Aiguebelle avec une ambulance et indiqué avec une croix sur la route. Si vous voulez m'envoyer une estafette, mon P.C. est à Aiguebelle chez le médecin du pays où un groupe chirurgical fonctionne».

Première et dernière note reçue au cours de cette campagne.

J'étais déjà au courant. Je me suis rendu à l'invitation, mais Toulon était déjà sorti.

Nous avions un chef militaire, Marcel Grand, qui devait avoir sous ses ordres les chefs de compagnie.

J'ai fait ce jour là une découverte désolante. Deux chefs de compagnie penchés sur une carte d'état-major essayaient de situer leur position. Curieux et indiscret, je me penchais sur leur épaule et je vis qu'ils se trompaient grossièrement.

Connaissant ces cartes, je corrigeais leur erreur en leur montrant des points de repère.

Cela ferait sourire si ce n'était si lourd de conséquences.

C'est à l'image de toute cette guerre que nous menons.

Ce n'est ni le courage, ni la générosité qui manquent, c'est la compétence. La guerre n'est pas qu'un acte politique, c'est aussi une technique cohérente.

Il y a ce matin une ambiance particulière à Aiguebelle. On sent de l'inquiétude dans la population.

Le beau-frère de René Félisaz qui habite ici, vient aux nouvelles, assez inquiet.

Voici la conversation qui s'engage :

- Je voudrais voir mon beau-frère.
- Il n'est pas là. Il est parti au ravitaillement ce matin et ne rentrera que cet après midi.
- J'aurais voulu lui demander conseil. Faut-il partir ? J'ai un enfant de quelques mois et je suis bien inquiet pour lui et pour ma femme.
- Je ne peux vous donner aucun conseil, c'est à vous de décider.
- Y a t-il des ordres de repli ?
- Non et je ne vois pas actuellement l'utilité d'un départ.

Il s'en va incertain.

Je ne suis pas très persuasif, mais comment l'être quand on voit comment les choses se passent. Pas de cohésion, encadrement des hommes insuffisant, d'où discipline relâchée, armes insuffisantes toutes choses qui, normalement devraient mener à la catastrophe.

Il est 2 heures 30. A 3 heures, le commandant de la compagnie et le médecin Pierre Dunkerque doivent se rendre en première ligne.

Il fait beau...

Brusquement, de la rue, montent des bruits de moteur de camion, de moto, d'hommes à pied.

On voit tout refluer en désordre, les camions filent, les hommes de débandent.

Les chleus arrivent.

C'est une panique épouvantable, tout est emporté par le flot des voitures



et des gens, civils et soldats mêlés. C'est à qui se sauvera le plus vite. Fernand Degenève s'agite à quelque distance et essaie de rassembler les fuyards.

Pierre Dunkerque essaie lui aussi d'arrêter cette fuite éperdue.

Certains nous dépassent, d'autres s'arrêtent, hésitent et retournent sur leurs pas.

D'autres agissent de même et la panique s'enraye. Il est vrai que le gros de nos forces est déjà loin derrière nous.

Je vois Toulon regarder ce spectacle, debout au bord de la route, mais il n'intervient pas.

Nicolas, le chef russe de la brigade rouge internationale, s'agite lui aussi. Il invective les hommes «quand tout va bien tout le monde veut commander, et quand il le faut il n'y a plus de chef».

Il a raison mais il reste le seul de la brigade avec 2 ou 3 hommes. Le reste de la terrible, de l'indomptable brigade rouge a fui avec les autres. C'est la seule compagnie à posséder 2 mitrailleuses. Elles ne sont pas en batterie ; les servants ne sont plus là, mais les mitrailleuses sont restées. Nicolas saute sur le siège arrière d'une moto, il a un fusil dans une main, il agite l'autre.

Il crie «tous les hommes armés en avant».

Il va et vient sur la route, il s'agite beaucoup.

L'agitation de Nicolas fait plaisir à voir, mais elle a commencé un peu tard.

Les hommes commencent à revenir très lentement.

Le corps-franc est assis sur le trottoir, armes posées à terre.

A ce moment, René Félisaz, René Monnier et Chardon arrivent en camion avec le ravitaillement, une vache et une génisse. Ils viennent de Montmélian où on leur a dit (que les nouvelles vont vite) qu'Aiguebelle était reprise par les allemands.

Ils ont remonté courageusement les fuyards.

Tout s'est calmé. L'ennemi a cherché à progresser sur notre gauche et

à réoccuper le pont du chemin de fer en attaquant au canon et au mortier et en cherchant à s'infiltrer sur les hauteurs.

Malgré la panique nous n'avons perdu que 300 mètres.

Notre chef militaire, Marcel Grand, a fait preuve d'un courage exemplaire.

Dès le début de la panique il s'est porté en avant avec 8 hommes.

Les F.T.P. rejettent la responsabilité de cette affaire sur l'A.S. La réciprocité doit être vraie.

Tous ont couru avec beaucoup de vélocité.

Accompagnant un camion de ravitaillement, le corps médical de la 93-24 monte en ligne, médecin, 2 brancardiers (enfin on en a) et le brancard.

L'artillerie allemande tire. On entend siffler les obus.

Les mitrailleuses ennemies commandent la route.

On entend siffler les balles ; les hommes se jettent derrière un gros rocher qui se trouve sur le côté de la route.

Nous rentrons à pied et sur le chemin nous croisons des éléments A.S. qui montent en ligne dans un ordre impeccable.

Nous n'avons ni blessés, ni morts au cours de cette journée si fertile en événements.

A 21 heures 15, nouvelle agitation dans la rue. C'est un début de panique rapidement enrayé par un groupe de maquisards espagnols.

Sur les murs d'Aiguebelle, on a placardé un ordre du jour F.T.P. à la gloire des partisans.

Vu les événements peu glorieux de la journée, cela paraît être d'un humour un peu triste.

*29 août 1944*

La compagnie descend au repos pour 2 jours à Challes les Eaux.



La nouvelle est bien accueillie car les hommes sont fatigués et découragés, aussi embarquent-ils gaillardement dans les camions.

Aiguebelle est presque vide ; beaucoup de civils sont partis hier.

Une grosse explosion a ébranlé la ville dans la nuit du 28 au 29. L'ennemi a achevé la destruction du pont du chemin de fer. Son action avait pour but de libérer le pont de notre présence afin d'avoir la liberté de mouvement nécessaire pour parachever leur oeuvre.

Il suffisait en effet de poser quelques madriers pour permettre le passage des camions.

Nous arrivons à Challes les Eaux vers 11 heures du matin et nous nous installons dans les hôtels.

Dans les garages de l'hôtel de France nous trouvons quelques pouilleries allemandes abandonnées, des casques, des bottes éculées, des fûts d'essence vides.

Nous déjeunons rapidement avec du pain, du boeuf en conserve et du fromage.

Les douches municipales sont mises à notre disposition et il est enfin possible de se laver. Beaucoup d'entre nous n'ont pu se déshabiller depuis plus de 10 jours.

Nous sommes sales, mais sous l'eau on se sent revivre, on se sent plus légers. C'est un vrai miracle. Mais il faut remettre ensuite des vêtements lourds et sales. Le miracle n'est plus qu'un demi miracle.

*30 Août 1944*

Hier soir un grave acte d'indiscipline a été commis. Une trentaine d'hommes, dont les brancardiers, sont partis pour rentrer chez eux. Ils étaient fatigués, mais nous l'étions tous, se plaignaient d'injustice, de ravitaillement insuffisant, d'être mal compris, mal encadrés.

Le malaise était général, et tout cela explique sans doute ce geste de lassitude. De plus ils n'étaient pas chez eux et ne voyaient pas à leur

côté les maquisards locaux, car il n'y en avait pas.

Geo, notre bureaucrate nous quitte pour aller à Romans, son Pays, René Félisaz prend alors la responsabilité du bureau de la compagnie et le médecin, en plus de ses attributions aide le responsable et tape à la machine avec un doigt.

Le bruit court que les américains seraient arrivés à Aiguebelle le jour même de notre relève. Une batterie de 75 et une de 155.

Ils auraient tiré 150 coups de canon, dirigés par un avion.

L'ennemi n'aurait pas riposté et serait en pleine retraite.

Mais on dit tant de choses.

Nous faisons une véritable guerre avec des armes de guerilla.

Des mitraillettes Sten, efficaces de près, avec 4 chargeurs. Chaque chargeur contient 28 cartouches, de quoi tirer quelques rafales. Des fusils anglais, peu nombreux permettant d'avoir des chargeurs de 10 balles et 1 dans le canon. Il est lourd mais précis. Un fusil-mitrailleur Bren par groupe de 10 hommes, mais peu de chargeurs. Quelques rares pistolets Argentine calibre 11 mm et quelques rares revolvers calibre 9mm. En plus 1 ou 2 bazookas, mais peu de torpilles, des grenades.

Des munitions en réserve dans le camion du matériel.

Aurions-nous la possibilité d'assurer un combat normal plus d'une demi-journée ? C'est peu probable.

Il fallait être inconscient ou fou pour se lancer dans cette bagarre.

Mais est-ce folie que d'aimer la liberté ?

L'organisation est belle sur le papier. A la base, il y a les compagnies, puis les bataillons, les sous-secteurs et les secteurs. En principe un bataillon comprend 4 compagnies dont les effectifs sont très variables. Le 15 août, la compagnie 93-24 comprenait 150 hommes. Par la suite nous ne fûmes plus que 80 à la suite du repli en Suisse du groupe Garny et de l'incident de Challes les Eaux. Il y a des compagnies qui ne dépassent



pas 60 hommes. Chaque compagnie est dirigée par un chef de compagnie. Chez nous, ce chef a sous ses ordres un chef militaire, un commissaire aux effectifs, un intendant et un responsable du matériel.

Les hommes sont organisés par groupe de 10 : un chef de groupe armé d'une mitraillette, le tireur (fusil-mitrailleur) muni d'un revolver, un chargeur avec une mitraillette, 3 pourvoyeurs avec chacun une mitraillette et 4 voltigeurs armés d'un fusil et de 4 grenades.

Nous pensons qu'en réalité les voltigeurs abandonnaient peu à peu leurs grenades ou même négligeaient de les prendre toutes les 4.

Tout est donc groupé autour du fusil-mitrailleur.

Mais cette organisation, excellente sur le papier, nous ne la sentions pas. La clandestinité ne permettait pas les contacts nécessaires pour sceller la cohésion du groupe et de la compagnie.

Il y avait une méfiance envers l'armée traditionnelle. Elle avait fait ses preuves en 1940.

Les militaires d'active qui nous ont rejoint, les gradés du cadre de réserve sont sur la touche.

Grand est sous les ordres de Fernand Degenève, le médecin de la compagnie est sous les ordres d'un étudiant qui a fait 15 jours d'armée en juin 1940, et qui ne s'est jamais manifesté pendant les opérations, quant au médecin départemental il ne nous a moralement aidé que par une note de service à Aiguebelle absolument inutile, et est resté les bras croisés à contempler le mouvement de panique.

Comment concilier la méfiance de l'armée, qui théoriquement connaît la technique de la guerre, avec l'incompétence de gens courageux et généreux qui veulent se battre ?

Question insoluble.

Dans la soirée l'ordre est donné de remonter en ligne le lendemain à la première heure.

Nous devons prendre position à Epierre.

31 août 1944

Nous partons d'assez bon matin. Les ponts sur l'Arc étant tous détruits, nous devons, puisque nous devons dépasser Aiguebelle, suivre la rive droite de l'Arc et abandonner la route nationale.

Nous grimpons par une route étroite sur le flanc de la montagne et nous passons à côté du fort d'Etaux, sur lequel flotte le drapeau français, et nous redescendons sur Randans.

Nous y faisons une courte halte pendant laquelle nous apprenons que l'ennemi est en retraite. La ville a beaucoup souffert.

Nous traversons l'Arc sur la passerelle pour nous ravitailler en vivres et aussi en charbon de bois pour nos gazogènes.

Nous ne traversons plus que des villages incendiés. Il ne reste rien d'Argentine. Epierre est fortement éprouvé.

Les camions continuent jusqu'à la Chambre. La camionnette médicale qui, depuis le début, donne des signes de fatigue, reste à la traîne. Le chauffeur a préparé sa mitraillette car on parle de soldats allemands isolés dans la nature.

Toute la colonne se regroupe devant la Chambre.

Le pont est détruit et des hommes s'activent pour rétablir le passage. C'est bientôt fait ... et le dernier arrivé passe le premier. Nous cantonnons dans la gare, dans l'hôtel de la Gare, et dans l'Hôtel Terminus.

Les allemands sont à 2 kilomètres d'ici.

Les habitants sont tous dans la rue car c'est pour eux le jour de la libération. Le patron de l'hôtel Terminus nous montre une voiture de l'Africa-Korps, peinte en ocre, abandonnée par l'ennemi.

Nous reprenons ce qu'ils nous ont volé : il s'agit en effet d'une Peugeot 202.

Nous côtoyons quelques soldats américains. Nous nous regardons mutuellement avec une certaine curiosité.

Un groupe espagnol se trouve là et le médecin leur donne quelques paquets de pansements, car ils n'avaient rien.



*1er septembre 1944*

Deux fillettes habillées en Alsaciennes.

Nous montons en ligne. Au niveau du tunnel nous dépassons la position des mortiers américains. C'est l'artillerie dont on parlait à Challes. Ce sont de jolis mortiers de 105. Les soldats nous saluent en faisant le V avec les doigts. Certains portent l'insigne A.S. Les casques sont affreux, les uniformes ne sont pas élégants mais ils doivent être confortables. Nous marchons en colonne par un, espacés les uns des autres, sur le bord de la route qui longe l'Arc.

L'ennemi occupe des positions dominantes et peut nous prendre sous le feu de ses mortiers ou de ses armes automatiques.

Nous marchons l'oreille tendue et attentifs à tout.

Nous atteignons Pontamafrey où se trouvent nos avant-postes.

Le lit d'un torrent, il est sec, partage le village en deux.

Nous occupons une maison juste au bord de ce cours d'eau. Au delà, la maison symétrique est tenue par l'ennemi.

La partie du village que nous occupons est intacte. Devant nous des maisons achèvent de se consumer.

Une mitrailleuse allemande à refroidissement par eau est tombée entre nos mains.

Les allemands prennent nos positions sous le feu de leurs mortiers.

*2 septembre 1944*

L'ennemi s'est replié dans la nuit.

Vers midi, l'ordre est donné d'avancer sur Saint Jean de Maurienne.

Le départ est fixé pour 13 heures. Nous quittons la Chambre à 13 heures 30, avec seulement 1/2 heure de retard sur l'heure fixée.

Les américains sont partis ce matin, nous laissant sans soutien d'artillerie.

Nous sommes indignés.

Tous les ponts (route et chemin de fer) sont détruits et de ce fait la grande route est inutilisable. Nous prenons une route secondaire qui grimpe en épingles à cheveux sur une véritable falaise à pic, si bien qu'arrivés en haut nous nous trouvons sensiblement à la verticale du point de départ.

Nous avons surplombé Pontamafrey. C'est un spectacle lamentable que la vue de ces ruines accumulées sans nécessité militaire.

Les camions ne peuvent prendre ce chemin, aussi fait-on le voyage en 2 fois, en voiture de tourisme, pour transporter la compagnie.

Les services (intendance, cuisine, matériel) nous rejoindrons dès que possible.

La route est très mauvaise, très étroite, souvent plus chemin que route. Nous passons à proximité de la Tour Carrée.

La route commence à redescendre, et nous voyons brusquement apparaître au dessous de nous, le village d'Hermillon.

Nous avons sous les yeux un spectacle hallucinant. L'impression est plus forte qu'à Pontamafrey, car le village est là tout entier.

Il n'y a plus que des ruines. Tout a brûlé.

Un gros village a disparu.

Il ne reste que des murs calcinés et des cheminées qui se dressent, squelettiques, vers le ciel.

Le village est mort.

La route le traverse et nous nous arrêtons au milieu de ces ruines.

Au bruit des moteurs, très timidement, très craintivement quelques paysans hommes et femmes apparaissent. Ils semblent venir de dessous les amas de pierres.

Ils nous reconnaissent pour des français et deviennent confiants.

Au milieu d'eux, un vieil homme, petit, ridé, vêtu de vieux vêtements de travail. Depuis l'incendie qui a eu lieu dimanche dernier (nous sommes samedi) le vieillard ne parle plus.

Des larmes coulent sur son visage. Il bredouille des paroles inintelligibles



parmi lesquelles on distingue cependant «tout perdu... tout... tout... plus rien...».

Une jeune femme au beau visage grave nous dit : il ne lui reste que ses vêtements, tout le reste a brûlé, argent, papiers, linge, tout.

Nous regardons ce pauvre vieux, impuissants à lui porter secours, sentant que les mots que nous pourrions dire paraîtront vides de sens et ce spectacle de la misère humaine et du désespoir nous émeut profondément.

Longtemps le vieux marmotte les mêmes paroles, longtemps nous l'écoutons, impuissants.

«je suis réfugiée de Modane disait la jeune femme, ma maison a été détruite au cours du bombardement, je vis maintenant sous les pierres. Ils ont été ignobles, ils se sont abominablement enivrés et ils ont mis le feu après...».

«Après avoir violé toutes les femmes» nous explique un homme.

Comme une vieille femme, trop vieille à leur gré, essayait de sauver un matelas du feu, les allemands rejetèrent le matelas dans les flammes.

La jeune femme parle de tout cela comme d'une chose arrivée aux autres.

Au cours de la conversation elle dit qu'elle a peur d'eux et qu'il faut en tuer le plus possible.

Malgré son sourire, on sent encore l'horreur et c'est affreux de voir cette femme sourire.

Mais voici que le vieux parle à nouveau. Cette fois nous le comprenons mieux. «Que je suis content de vous voir, que je suis content de vous voir, bravo» et il applaudit faiblement de ses mains ridées.

Il pleure toujours.

Quelle dignité dans l'horreur.

Nous ne pouvons nous attarder et nous continuons notre route à pied.

Qu'Hermillon reste à jamais gravé dans notre mémoire.

Village innocent, habitants innocents, femmes martyrisées.

Hermillon parmi tant d'autres dans cette malheureuse Maurienne couverte de ruines, de cendres et de sang dans cette pauvre France, dans cette misérable Europe.

Ils n'ont aucune excuse, il n'y avait pas de maquis dans ce village et leur repli n'a eu lieu que 6 jours après.

Il se met à pleuvoir.

Nous sommes en vue de Saint Jean de Maurienne, mais pour y arriver il faut franchir l'Arc et tous les ponts sont détruits. On peut encore passer la rivière à pied sur ce qui reste du pont du chemin de fer en faisant force acrobaties, ce que nous faisons au dessus d'une eau rapide et boueuse. Déjà quelques hommes du pays s'efforcent de mettre en place les premiers éléments d'une passerelle qui est encore loin d'être utilisable.

Plus tard Marcel Grand nous dira, ce que nous ne savions pas, qu'il a été le tout premier à pénétrer seul dans la ville, fusil-mitrailleur au poing et qu'il a donné l'ordre aux autorités municipales d'installer une passerelle au plus vite.

La compagnie 93-24 pénètre dans la ville avec prudence en longeant les maisons.

Dans les 10 premiers on reconnaît Denis Félisaz, Joseph Félisaz et Pierre Dunkerque.

Les rideaux des fenêtres s'écartent, les allemands étaient là il y a encore très peu de temps et les gens s'interrogent.

Quand ils nous reconnaissent les fenêtres s'ouvrent, un drapeau apparaît deci delà. Ils seront bien plus nombreux tout à l'heure.

La population commence à sortir dans la rue ; elle est exubérante.

On vend le tabac sans carte.

Avant le départ de l'ennemi, la milice a pillé l'entrepôt de tabac et a jeté celui-ci aux civils, mais beaucoup de ceux-ci nous le donnent.

Les gendarmes sont tellement contents que beaucoup d'entre eux sont déjà ivres.

Les cafetiers ont sorti les alcools d'avant guerre qu'ils avaient caché. Un gendarme éméché offre à Denis, à Joseph et au toubib une tournée de Byrrh, un coiffeur nous en offre une deuxième, puis il nous entraîne chez lui, nous en offre une troisième fois et nous raconte les horreurs



de la dernière nuit. Orgies, viols, tentatives de viols.  
Les nerfs ont lâché, la foule réagit infantilement et bestialement. Une femme est tonduë devant l'Hôtel de Ville avec un sadisme révoltant. On est mal à l'aise devant ce spectacle.  
La femme en s'en allant soulève sa jupe et nous montre son derrière.

Nous cantonnons au Cours Complémentaire. Il y a peu de paille et c'est dur.

Il n'y a ni eau, ni électricité.

### *3 septembre 1944*

La foule est plus calme.

Il y a beaucoup de drapeaux aux fenêtres, mais les alcools d'avant guerre ont été remis dans leurs cachettes.

Le pays est pauvre et le ravitaillement difficile car toutes les relations avec l'extérieur sont coupées. Il n'y a qu'une très modeste passerelle en bois sur le pont du chemin de fer.

Il n'y a pas de pain. Nous mangeons mal dans des restaurants réquisitionnés.

Malgré cela quelques débrouillards se font servir en cachette une fondue.

On voit très bien Hermillon.

### *4 septembre 1944*

Nous devons pousser de l'avant. Des nouvelles contradictoires circulent. Saint Michel serait évacué par l'ennemi.

Ce qui est sûr, c'est que devant nous comme derrière nous, tous les ponts sont détruits et que les camions ne passeront pas.

Les services restent, les combattants partent à pied.

De nouveau, nous ne voyons que des ruines. Pas un ouvrage d'art n'est intact. C'est la désolation.

Nous arrivons au village de Saint Martin la Porte où nous couchons sur la paille. Le rôle de la paille est très important dans notre guerre !

Nous mangeons mal, du pain et du fromage tirés des sacs.

*5 septembre 1944*

Nous quittons Saint Martin à 9 heures et nous nous dirigeons toujours à pied, vers Saint Michel.

Deux avions ennemis nous survolent à plusieurs reprises à grande altitude. Saint Michel est vide d'allemands, mais ceux-ci occupent les hauteurs et tiennent la ville sous leur feu.

Nous nous arrêtons environ 1 heure pour avoir des renseignements complémentaires.

Nous prenons position dans les vignes, à gauche de la ville, au pied des hauteurs.

Nous sommes vite repérés et le bombardement commence. Les obus suivent nos mouvements pendant un certain temps.

Nous sommes couchés à plat ventre sur les cailloux, mais nous ne les sentons pas. L'oreille tendue nous attendons le bruit du «départ». Le voilà, c'est un petit claquement sourd, puis plus rien. Les secondes qui suivent paraissent longues et enfin un sifflement qui grossit, se rapproche rapidement et qui semble se diriger droit sur chacun d'entre nous. Enfin l'explosion, à une vingtaine de mètres, et les branches sectionnées par les éclats tombent autour de nous.

Pendant ce temps, les fourmis vaquent à leurs occupations habituelles sans s'occuper des hommes. Nous les regardons avec intérêt.

Nous nous regroupons et l'ordre est donné d'aller occuper une crête au dessus du Pas du Roc.



Des troupes françaises régulières occupent Valloire et doivent attaquer. Craignant un reflux ennemi sur Saint Jean, notre rôle consisterait à les empêcher de passer.

Un groupe des nôtres a disparu. Pendant que la compagnie occupe ses nouvelles positions, craignant que le bombardement n'ait fait des victimes, le médecin, Denis Félisaz et les 2 brancardiers partent à leur recherche. Nous les retrouvons dans une dépression de terrain, assis par terre, fumant des cigarettes. Les armes sont sur le sol. Aucun n'est blessé.

Ils refusent de bouger. Rien ne nous sépare des allemands. Il faut discuter longtemps, être patient. Ils ne semblent pas touchés par le fait qu'un retour des allemands ou le simple passage d'une patrouille entraînerait un massacre. Le découragement est total et impressionnant. La discussion est stérile (nous sommes seuls à parler), ils refusent d'entendre. Nous leur disons enfin que notre relève est prévue pour l'après-midi.

Il est midi passé et nous n'avons encore rien mangé, cela influe aussi sur le moral.

Ils finissent par se lever et nous rejoignons les autres à proximité de La Porte, un hameau de Saint Martin la Porte, où nous occupons des fortifications faites en 1939 face aux italiens.

Les femmes du hameau proposent de nous faire de la soupe pour le soir. Nous acceptons avec enthousiasme. Cette soupe se fera dans le four à pain du village et chacune de ces femmes apportera qui des pommes de terre, qui des poireaux...

Certains s'en souviennent encore 40 ans après et affirment qu'ils n'ont jamais mangé d'aussi bonne soupe.

De l'autre côté de la vallée, le fort du télégraphe, inoccupé, domine le paysage.

Dans l'après midi, une délicieuse musique vient nous reconforter. L'artillerie française prend l'adversaire sous un feu violent. C'est la revanche du matin.

On voit au loin s'élever une épaisse fumée noire, Thyl est en flammes. Les allemands doivent préparer leur repli. Leur tactique nous devient familière. L'ennemi s'installe sur des positions défensives, se défend et même attaque, puis on voit les incendies commencer ; il prépare sa retraite, décroche dans la nuit, se replie de quelques kilomètres, et recommence.

Il y a ainsi des zones incendiées par bandes séparées par des bandes indemnes de l'incendie mais non du pillage.

A 7 heures du soir l'ordre de relève est apporté, mais avant de l'exécuter nous mangeons cette fameuse soupe.

La nuit tombe. Nous assistons à un accrochage entre une compagnie venue nous relever et l'ennemi sur le flanc de la montagne en face de nous. On entend tirer et on voit les balles traçantes.

Bientôt tout se calme.

Nous partons en pleine nuit et retournons coucher à Saint Martin.

### *6 septembre 1944*

Nous retournons à Saint Jean de Maurienne, et tous marchent d'un bon pas, bien meilleur qu'à l'aller.

A l'arrière garde, fermant la marche se trouvent Denis Félisaz, Joseph Félisaz et Pierre Dunkerque.

A Saint Julien, tous les trois boivent le café offert par un de ses habitants.

Depuis plusieurs jours on parle beaucoup du barrage de la Bissorte et tout le monde craint que les allemands ne le fassent sauter. L'Arc aurait alors une crue subite de 10 mètres et les conséquences en seraient incalculables. Les autorités s'en sont émues et ont conseillé l'évacuation des riverains.



Les bruits les plus contradictoires circulent : barrage aux mains de l'ennemi, barrage gardé par les F.F.I., barrage rempli d'eau, barrage vide...

Les bruits les plus fantaisistes circulent aussi sur les forces que nous combattons : quelques centaines d'hommes nous a-t-on dit à Aiguebelle, 17 à 20.000 nous a dit un résistant responsable de La Chambre.

Leur nombre, a dit un habitant de Saint Julien, je ne sais pas, mais pour partir ils ont défilé sur la route pendant près de 4 heures, et ils ont des canons.

Seule certitude, leur cruauté.

Maquis contre Africa-Korps !

Les camions nous attendent de l'autre côté du pont du chemin de fer, en aval de Saint-Jean.

Nous atteignons la Chambre sans nous arrêter et nous poursuivons notre route jusqu'à Saint Avre où s'étaient repliés nos camions par crainte d'une inondation résultant de la rupture possible du barrage de la Bissorte. Nous recevons un accueil chaleureux de la part de ceux qui sont restés. Nous avons beaucoup marché, nous sommes sales et pas rasés.

Une jeune femme se met à son balcon et nous joue des airs d'accordéon. Nous retrouvons un camarade qui, impressionné par le bombardement subit devant Saint Michel, est retourné à la Chambre.

Nous déjeunons copieusement et avec délice. Un vrai repas depuis une semaine.

Le convoi s'organise rapidement. La relève est totale, nous repartons vers la Haute Savoie.

Nouveau cantonnement à Challes les Eaux, dans les hôtels de la ville. Les douches municipales fonctionnent et nous sommes heureux d'en profiter.

Nous sommes tous très fatigués.

Le retour jusqu'aux camions laisse un souvenir de chaleur, d'énorme

poussière et de fruits, raisins et pommes cueillis le long de la route.

*7 septembre 1944*

Il pleut. Nous repartons à 9 heures du matin.

Arrêt à Chambéry pour un défilé sous une pluie battante. Nous déjeunons à la caserne, fort mal. Ne sommes nous pas des soldats ?

Nous repartons, il pleut toujours et le convoi s'étire sur la route.

La voiture médicale reste à la traîne, elle est vieille et la chaudière fonctionne mal.

Nous arrivons enfin à Boège à la nuit.

L'aventure de Maurienne est terminée.

Avant d'en terminer avec cette phase de la guerre et avant d'en faire le bilan, il ne nous paraît pas inutile de dire quelques mots sur un sentiment très humain qui fait partie intégrante de la vie aventureuse que nous avons menée. Nous avons tous eu peur à certains moments, à Machilly ou en Maurienne et nous avons continué. Personne n'a jamais manifesté ce sentiment, par contre on a manifesté de la grogne et parfois de la colère à l'idée d'être abandonné ou mal compris.

Qui n'a pas eu peur en entendant les balles siffler à ses oreilles ou d'avoir entendu arriver un obus qui semblait vous avoir pris personnellement pour cible.

Le bilan a été trop lourd au début. Heureusement, tout s'est mieux passé ensuite et le médecin n'a eu à s'occuper que de quelques éclopés, écorchures dues aux chaussures, et quelques troubles divers, mais sans gravité.

Chaque fois que la 93-24 était engagée, le médecin allait passer quelques heures aux avant-postes.

Notre effectif qui était de 150 hommes au départ, n'était plus que de 80 au retour de Maurienne (groupe replié en Suisse, évacuation sa-



nitaine...)

L'attitude de la Suisse à notre égard n'a pas été amicale.

Avant le 15 août, un résistant poursuivi qui franchissait la frontière était considéré comme indésirable et refoulé quelques kilomètres plus loin, après le 15 août il était considéré comme soldat et interné. Cette attitude ne faisait l'affaire de personne.

### *16 septembre 1944*

Nous avons eu quelques jours de liberté.

Mais il a fallu revenir.

Nos amis rescapés de Suisse sont enfin revenus et nous ont rejoints. Nous quittons Boège avec seulement 4 heures de retard sur l'horaire prévu.

Nous allons à Machilly pour garder la frontière.

Nous occupons à nouveau l'Hostellerie Savoyarde.

Romain Baz nous rend visite dans la soirée et nous faisons honneur au vin bourru.

### *17 septembre 1944*

Il Pleut. La vie est devenue monotone.

Grand, nommé chef de bataillon, va prendre son poste à Annemasse.

On brûle le drapeau de la Légion des anciens combattants, organisme créé par Pétain pour sa propre gloire.

Le chef de la Légion tient le drapeau et c'est le secrétaire de la section locale qui y met le feu.

Les panneaux d'affichages officiels ont été changé d'aspect, les affiches «Etat Français» ont été remplacées par des affiches «République Française» et les actes promulgués sont enfin républicains.

*18 septembre 1944*

le médecin continue d'aider René Félisaz au bureau de la compagnie. On fait un état pour les nominations aux différents grades.

Dans les compagnies voisines, il y a quelques soldats soviétiques prisonniers, évadés d'Allemagne. Ils ont traversé la Suisse et sont venus en France reprendre le combat.

Ils ne parlent que le russe, mais l'un d'entre nous qui parle un peu leur langue, peut établir un contact plus intime car ils racontent ...

*19 septembre 1944*

Tout est calme, on s'ennuie, on bavarde.

On évoque les passeurs qui ont aidé les proscrits à franchir la frontière en se faisant chèrement payer et qui aident maintenant les collaborateurs dans les mêmes conditions.

Fernand Degenève raconte comment il a fait traverser la frontière, gratuitement, à quelques juifs en 1943.

*23 septembre 1944*

On sent la fin.

Tout se désagrège, tous les véhicules ont été rendu.

Pour se rendre au P.C. du 3ème bataillon, le nôtre, le médecin est obligé de faire de l'auto-stop.

Grand était absent. Ceux qui étaient là ne connaissaient même pas son existence.

Ne pas exister après avoir participé à toute la résistance de Boège paraît extravagant.



Complètement écoeuré, il décide qu'il n'a plus rien à faire ici.

\* \*  
\*

Il est écoeuré mais il n'était pas le seul à l'être. Ce sentiment quasi général explique le départ de quelques camarades à Challes les Eaux, cela explique la défaillance du groupe de Saint Michel de Maurienne. Aucun n'a démerité.

Il y avait un malaise évident. L'organisation, bonne sur le papier s'est avérée insuffisante à l'usage.

Mais pouvait-il en être autrement ? L'impréparation des esprits pour faire face à cette situation exceptionnelle était totale.

La clandestinité ne permettait pas une organisation efficace. C'était l'inconvénient des compagnies résidentes, et en même temps leur sécurité.

Nous manquions de sous-officiers qualifiés pour l'encadrement.

Il nous manquait la technique de la guerre, l'entraînement que la clandestinité nous interdisait.

Nous manquions sans doute d'argent, d'armes, de compétence.

Mais il faut reconnaître à tous le courage, le dévouement et l'honnêteté.

La logique, mais la guerre a-t-elle une logique, aurait voulu qu'avec la faiblesse de nos moyens et devant une force organisée bien armée et fanatique, connaissant son métier, nous fussions écrasés.

Par chance l'ennemi nous a surestimé nous croyant plus forts que nous ne l'étions.

Nous étions dans l'ignorance du moral de leurs garnisons en Haute-Savoie. Par contre il est logique de penser que le moral de l'Africa-Korps était

encore intact.

L'aide morale apportée par la présence de plus en plus proche des troupes françaises régulières et américaines nous a sauvé.

Notre rôle était d'harceler et de créer l'insécurité chez l'ennemi.

Nous avons fait plus. Cela a gêné et irrité l'adversaire d'où ses réactions brutales et ses crimes inutiles.

Nous avons eu de la chance, beaucoup de chance. Pas tous, hélas, et notre pensée va vers eux.

Maintenant la Résistance n'a plus qu'un rôle de police le long de la frontière et nous serons bientôt remplacés par ceux qui par profession doivent remplir ce rôle.

S'étant rendu compte qu'il n'existait pas, Pierre Dunkerque est rentré à Paris pour revoir sa famille qu'il n'avait pas vu depuis 3 ans et essayer de mettre de l'ordre dans ses affaires personnelles bien embrouillées par la présence allemande et par Vichy.

Il revient quelques jours plus tard et ne retrouve rien.

La 93-24 a été dissoute. Il ne se sent plus chez lui, il n'est plus qu'un étranger.

Certains d'entre nous sont rentrés chez eux, d'autres ont suivi le lieutenant Rengain et Julien Cachat en Tarentaise pour reformer le 27ème B.C.A. C'est là que le frère de Loulou, Petit Joseph, est tué par une grenade allemande piégée. Famille frappée si durement en si peu de temps.

Les autres ont suivi Marcel Grand pour renforcer avec la patrouille Blanche le bataillon du Mont Blanc commandé par Nic, l'artisan de la scission de Boège. Grand y est capitaine adjudant major.

La résistance est finie, mais la guerre continue.

C'est une autre histoire que d'autres raconteront peut-être un jour.

Nous avons voulu rappeler la Résistance de Boège et surtout celle



de la 93-24, comme elle a été et comme nous l'avons vécue.  
Simple, efficace, tenace, sans bravade inutile.

Que tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, y ont participé trouvent dans ces quelques pages, le souvenir, l'amitié et la reconnaissance à laquelle ils ont droit.

Sceaux - Bons en Chablais

Janvier 1991

## ADDITIF

Nous ne pouvons terminer définitivement ce récit, sans y inclure le rapport allemand concernant les combats de Machilly.

Nous ne possédons malheureusement aucun document allemand concernant l'affaire du bois Davaud.

Le 16 août 1944

Au service Secteur postal 572050

2ème Cie Police N° 19

Concerne :

Attaque des terroristes le 16/8/44 près de St Cergues sur la route Thonon Annemasse et la route St Cergues frontière Suisse.

1 Exposé des faits :

Selon communication téléphonique du poste douanier d'Annemasse, le poste de Machilly a été attaqué par des terroristes. Le combat est dur et le poste demande d'urgence des renforts.

2 Mission :

Le chef de groupe Albrecht a la mission de se porter sur Machilly avec un convoi et de débloquer la frontière.



### 3 Effectifs :

2 groupes de police de protection, un groupe de douaniers.

### 4 Armement :

3 mitrailleuses légères, 8 mitraillettes, fusils et grenades à main.

### 5 Circonstances :

A 8h 1/2 le convoi composé d'une auto et d'un camion Saurer 30 places partant d'Annemasse atteignait St Cergues à 9 heures. A l'entrée de la localité nous fûmes placés tout à coup sous le feu violent de mitrailleuses et de mitraillettes provenant d'un champ de maïs et de jardins, tout près de la route.

Les hommes sautèrent en bas des véhicules et se mirent en position des 2 côtés de la route. Nous ripostâmes aussitôt au feu. L'adversaire se trouvait à environ 60 mètres de nous, dans un champ de maïs et au coin des maisons d'où il prenait la route sous un feu violent. En mettant pied à terre, nous avions déjà un mort et plusieurs blessés. Après un dur combat nous réussîmes à rejeter l'adversaire à l'entrée de la localité. L'ennemi se retire vers l'est sur une petite hauteur et continue à tirer sur notre flanc, avec des mitrailleuses. A la suite d'un feu efficace de grenades, les terroristes durent évacuer la hauteur et un feu de mitrailleuses fut dirigé sur eux durant leur fuite. Le combat dura encore 45 minutes. Le convoi avait 2 tués et 9 blessés, dont une grande partie grièvement. Une mitrailleuse faisait défaut. Le nombre de tués et de blessés de l'ennemi ne put être constaté. Les pneus des véhicules étaient transpercés. Le réservoir du camion Saurer fut percé et l'essence s'échappe.

Après que le chef du convoi Albrecht fut mis hors de combat, à la suite d'une blessure, je pris la conduite du convoi. L'exécution de

la mission n'était plus possible avec les 2 véhicules. Par suite du nombre de tués et blessés, je pris la résolution de m'éloigner le plus loin possible de la zone dangereuse avec les véhicules endommagés et pris une route latérale le long de la frontière suisse dans la direction d'Annemasse. Sur la route, vers la gare de St Cergues et le poste de douane, nous sommes pris de nouveau sous un violent feu de mitrailleuses provenant des hauteurs en face. Toute la route était soumise à un tir violent de sorte que nous dûmes aussitôt nous abriter dans le fossé de la route. Nous avons remarqué vers le Saurer une forte détonation, probablement un coup direct par un projectile au phosphore. Le Saurer fut aussitôt entouré de flammes ; il se mit en mouvement et mis le feu au 2ème véhicule. A la suite de l'explosion du réservoir à essence et du chargement de munitions, le feu se propagea si rapidement qu'il ne fut pas possible d'enterrer les 4 tués. En dehors de cela les 2 véhicules étaient sous le feu violent de 5 mitrailleuses. Les sous-officiers Aldenhoven et Bierk qui avaient déjà été blessés grièvement dans le premier combat, furent atteints mortellement, de sorte que le nombre de tués s'élève à 4. La position de l'adversaire était favorable, de sorte qu'il ne fut pas possible de l'arrêter par notre défense. A la suite des faits rapportés disparition de 2 mitrailleuses et des munitions correspondantes, nous avons réussi cependant à regagner avec les blessés le point d'appui de la douane de St Cergues et à tenir jusqu'à l'arrivée des renforts d'Annemasse. L'alarme de la compagnie a eu lieu par téléphone par notre propre service, par l'intermédiaire du point d'appui douanier de St Cergues.

## 6 Expérience :

L'adversaire a employé une bonne tactique. Sans notre arrivée le poste de St Cergues aurait pu être enlevé. Lors de contact avec ses avant-postes, le poste était à moitié encerclé.



## 7 Propres pertes :

a) dans nos forces	4 tués
	4 blessés
	2 véhicules
b) douane	3 tués
	5 blessés

Pertes de l'adversaire : inconnues.

